

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 16 DECEMBRE 1876

No. 30

MONTREAL, 16 DECEMBRE 1876

Il ne manquait plus que cela ! Eh bien ! là, vraiment, pour qu'il y eût quelque chose au Canada dont le clergé n'eût pas le contrôle réclamé, reconnu, établi, il fallait l'inventer. On l'a inventé, et, crac ! avant même que ça ait vu le jour, le clergé avait déjà la main dessus. Voilà six mois que le *Réveil* demande des écoles spéciales ; le besoin en est non-seulement senti, mais impérieux ; elles sont une nécessité irrésistible, comme inévitable ; elles s'imposent par la fatalité où nous sommes d'habiter un pays plein de richesses, qui appelle toutes les ressources de l'intelligence et de l'activité humaines, où les carrières scientifiques ont un essor illimité, où le minéralogiste, le géologue, le mécanicien, l'ingénieur et le chimiste ont tous les éléments possibles pour exercer avec fruit leur art spécial, où la nature, fatiguée de contenir ses trésors, attend avec impatience le premier effort de l'homme, eh bien ! à l'heure où la fatalité doit s'accomplir, lorsqu'il n'est plus possible d'éviter d'avoir des écoles où s'enseignent les diverses branches des sciences positives et naturelles, voilà que M. Charles de Boucherville, premier ministre *ex cathedra*, provincial infallible, aussi local qu'il est possible de l'être, plein de l'esprit ante-diluvien, demande que les écoles spéciales soient placées sous le contrôle du clergé, et non seulement cela, mais que les professeurs soient tous ecclésiastiques, pour que dorénavant on suive un filon minéral, on sépare les éléments des corps composés ou l'on mesure des hypothénuses en chantant des litanies.

Ah ! ceci est plus monumental que tous les colosses connus. Voyez-vous un peu nos ecclésiastiques qui, pour la plupart, connaissent autant les sciences mathématiques que nous connaissons le nombre des oiseaux-mouche dans Saturne, venant former des ingénieurs, des mécaniciens, des géologues, des chimistes, tous gens à spécialités qui ont besoin de joindre une pratique régulière à l'étude théorique ? Voyez-vous un peu leurs élèves apprenant de la mécanique catholique et de la chimie syllabique ? Les voyez-vous sur les chemins de fer, dans les ponts et chaussées, dans les mines, faisant de la science expérimentale avec le Petit Albert

ou le Miroir des Ames ? En vérité, voilà de la féerie, et s'il est vrai que ce sont messieurs les Evêques qui, après avoir bien voulu consentir à ce que nous ayons des écoles spéciales, aient réclamé que ces écoles fussent sous la direction ecclésiastique, il n'y a plus rien à dire, la conclusion est toute tirée, et chacun peut se rendre compte de ce que sont ces évêques placés, malgré M. l'abbé Chandonnet, à la tête du Conseil d'Instruction Publique.

La *Gazette de Sorel*, dans un *premier-Sorel* du 7 courant, recommande aux réformistes de repousser et de désavouer les exaltés et les ennemis du clergé catholique, c'est-à-dire le *Witness* et le *Réveil*, et à ce propos, elle prétend que nous demandons l'écrasement du clergé. Rassurez-vous, mirifique *Gazette de Sorel* ; nous sommes gens d'humeur douce, nous ne sommes point des cannibales, nous ne songeons nullement à renouveler les exploits des communards, nous n'empêcherons jamais Gros-Jean de suivre dévotement les offices et de révéler son curé à l'égal de Dieu le père, nous ne porterons jamais sur l'arche sainte une main sacrilège : si nous attaquons le clergé, ce n'est pas en tant que clergé, nous l'attaquons en tant que corps politique, nous l'attaquons parce qu'il met une influence qui doit être purement spirituelle au service de ses convoitises, de ses préjugés et de sa propre ignorance.

Soyez donc un peu plus logiques, pour l'amour de Dieu, messieurs les soi-disant réformiste. Vous voulez des réformes ? mais qui, dans ce pays, s'oppose aux réformes, si ce n'est le clergé ? qui, dans ce pays se fait l'apôtre de l'obscurantisme, si ce n'est le clergé ? qui, dans ce pays, prétend être au-dessus de la loi commune et jouir de certains privilèges, de certaines immunités refusés à tous les autres citoyens, si ce n'est le clergé ? Et peut-il en être autrement ? Non. A entendre le clergé, nous ne sommes ici-bas absolument que pour nous préparer à la vie future, Dieu, nous défend de nous occuper à rendre un peu moins dur le séjour de cette vallée de larmes, dès lors à quoi bon s'évertuer à améliorer une condition essentiellement transitoire ; il faut laisser les choses telles qu'elles sont, le progrès n'est plus qu'une chimère et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, c'est-à-dire dans cet excellent Canada où le clergé fait la pluie et le beau temps, et où les communautés religieuses ne payent point de taxes.

Vous savez bien, honnête *Gazette de Sorel*, que

pour les ultramontains il est impossible d'être bon-catholique et libéral en politique. Oh! ne vous en défendez pas; tous les organes cléricaux du Canada et autres lieux l'ont trompé à satiété et sur tous les tons, si vous voulez être sincèrement libérale, vous êtes donc bien convaincue d'hérésie vous-même, et, après avoir été conspué dans ce monde, vous serez damnée sans rémission dans l'autre, sachez-le bien.

Quand on veut construire un édifice, on ne commence point par le grenier, que nous sachions; or, c'est ce que vous prétendez faire. Vous n'aurez jamais réformes sérieuses dans l'administration et dans l'éducation publique, tant que le pouvoir sera aux mains du clergé et de ses adhérents. On ne guérit point un cholérique avec de la graisse de niais ou du baume tranquille. Aux grands maux les grands remèdes. La province de Québec est gravement malade et l'on n'obtiendra sa guérison qu'en faisant rentrer le clergé dans les bornes de son pouvoir spirituel. A quel résultat arriverez-vous avec vos demandes de réformes au sucre candid? à rien. S'il vous plaît de vous noyer dans une pouade insipide comme la prose du *Franc-Parleur*, nous ne sommes point obligés de vous suivre dans cette voie lamentable et ridicule qui ne peut aboutir qu'à une complète impuissance. Vous nous accusez de vouloir appartenir au parti réformiste malgré lui, détrompez-vous! nous nous sentirions fort peu honorés de nous trainer à la remorque de vos principes contradictoires et nous sommes incapable de digérer l'indigeste salado de libéralisme et de cléricisme qui fait votre pâture ordinaire. Nous nous glorifions à juste titre d'être à l'avant garde du progrès, nous déployons haut et fier un drapeau qui ne salua jamais le votre, nous ne nous soucions point de ressembler comme vous à une pendule oscillant de droit à gauche sans jamais se fixer. Vous prétendez que nous sommes anti-canadiens, serions-nous devenus Chinois par aventure, sans nous en douter? Nous croyons être *Canadiens-Français* autant que vous, et plus nous lisons vos pitoyable tartines, plus nous nous pénétrons de cette vérité profonde, c'est précisément parce que nous aimons ce pays plus que vous, que nous voudrions le voir prendre au soleil de la civilisation la place qui lui est due, et qu'il n'obtiendra qu'à la condition de repousser l'influence funeste et moribide d'une caste qui, non contente de posséder les clefs du ciel, voudrait encore posséder celles de tous les empires et de tous les coffres forts parsemés sur cette terre de douleurs. Oui, les réformistes de votre espèce, nous les considérons comme les esclaves, comme les valets du clergé; s'il en était autrement, il vous eût déjà signalés à l'animadversion des fidèles; car, celui qui ne se livre pas à lui pieds et poing liés est considéré comme une brebis galeuse, car celui qui ne veut pas abdiquer sous son joug toute indépendance d'idée est un apostat, car enfin celui qui n'est pas le complice du clergé en toutes choses et jusque dans ses erreurs, est contre lui.

F. KASTNER.

LA "MINERVE" ET LES INSPECTEURS D'ÉCOLES

La croisade entreprise par le *Réveil* et l'abbé Chandonnet en faveur d'un meilleur système d'éducation primaire—chose qui n'a jamais existé que de nom en ce pays—a déjà porté ses fruits. Témoin, ce qui vient de se passer au Parlement de Québec.

On sait que M. Joly, le chef de l'opposition, a pro-

posé, la semaine dernière, un amendement à la motion faite par le gouvernement de Boucherville pour augmenter le traitement des inspecteurs d'écoles.

Cet amendement, il est vrai, a été perdu, mais l'opposition, sur cette question, a réuni 22 voix, elle, qui d'ordinaire, n'avait coutume, sur les votes importants, que d'en rallier une douzaine ou une quinzaine. Ce vote a eu pour bon effet, on le comprend, de porter la vitale question de l'éducation, de la presse où elle avait été exclusivement traitée jusqu'à présent, devant la législature qui a été obligée et sera désormais obligée de s'en occuper, car, il est facile de prévoir qu'aux prochaines sessions le sujet reviendra sur le tapis sous une forme ou sous une autre. De plus, c'est une démonstration que la défectuosité de notre système scolaire tout entier commence à être entrevue par nos députés.

Plusieurs membres, au cours du débat sur l'amendement Joly, ont fait une vive critique du genre d'éducation déplorable qui se donne dans notre province, et surtout de l'institution des inspecteurs d'écoles.

En lisant quelques uns des discours de nos honorables députés, on se reporte instinctivement aux articles du *Réveil* ou aux lettres de l'abbé Chandonnet. Ceci ne prouverait-il pas, par hasard, que les idées préconisées par notre journal, d'abord rejetées comme fausses et exagérées, finissent petit à petit par faire leur chemin?

En veut-on encore une preuve évidente, palpable même? Qu'on lise le dernier article de la *Minerve*, organe officieux du gouvernement de Boucherville, article intitulé: "Les Inspecteurs d'écoles," en date du 11 décembre courant. C'est la réverbération des idées émises par le *Réveil* depuis sa fondation. C'est d'un bout à l'autre une critique mordante du présent système scolaire. Qu'on en juge plutôt par les extraits suivants, qui n'ont dû plaire que médiocrement, sans doute, à l'honorable M. Angers. On sait que la mobile déesse a toujours eu des préférences non équivoques pour M. Chapleau et qu'elle se soucie du Procureur-Général actuel comme de l'homme dans la lune.

Les italiques sont de nous :

..... Il n'y a pas à se le dissimuler, les inspecteurs d'écoles ne sont pas en faveur auprès du peuple. On ne les considère pas comme utiles, ils sont mal vus: voilà la vérité pure et simple.

Pourquoi?

Parcequ'ils ne sont pas à la hauteur de leur mission. Nous dirons la chose franchement, non pour blâmer qui que ce soit, non pour accuser le passé, mais pour préparer l'avenir. L'état de choses actuel est le produit d'un passé lointain avec lequel il a fallu compter; en termes plus simples, nous n'avons pas assez de bons inspecteurs parce que nous n'avons jamais eu assez d'argent pour les payer. Le maximum du salaire d'un inspecteur est aujourd'hui de \$1,000. C'est ridicule, si l'inspecteur connaît son métier: ça l'est encore plus, s'il l'ignore. Mais la question est de savoir si nous pouvions faire mieux. Nous croyons que non.

A l'avenir, nous pouvons et nous devons faire de meilleures nominations.

Notre système scolaire a eu ses débuts, et tout début est difficile. *La tactique la plus sensée* aurait été de choisir pour inspecteurs des hommes qui auraient mérité, par leur savoir et leurs aptitudes spéciales, un salaire de \$2,000 par an.

..... N'est pas inspecteur qui veut. *Cette place demande un talent spécial, et pour le dire en passant, le Conseil de l'Instruction publique nous semble se tromper lorsqu'il exige qu'un candidat à l'inspection ait été cinq ans instituteur.* On peut être excellent instituteur et n'avoir pas la moindre des qualités de l'inspecteur, et même, disons le mot, les modestes fonctions d'instituteurs primaires ne peuvent préparer à celles de l'inspection que les talents d'élite. Tout inspecteur devrait être un érudit.

..... Et tu quoque, pourrions-nous dire à la *Minerve*, tu

penses avec le *Réveil* que nos inspecteurs d'écoles ne sont pas à la hauteur de leur mission, et qu'il est désirable que de meilleures nominations soient faites à l'avenir. Quoi! antique organe, tu oses exprimer l'idée extravagante que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles sous la calotte du ciel canadien et sous l'égide de nos institutions, de notre langue et de nos lois?

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Est-ce que par hasard le gouvernement de Boucherville t'aurait refusé un job, une toute petite faveur pour toi ou les tiens?

Car, enfin, il y a deux mois à peine, tu nous accusais d'impiété à cause de nos critiques sur l'éducation. Et maintenant..... oh! c'est bien différent, voilà que tu tombes d'accord avec nous. C'est le cas de répéter avec Brutus: O vertu, tu n'es qu'un nom; ou, en termes plus vulgaires, messieurs de la *Minerve*, vous n'êtes que des farceurs.

ARISTIDES PICHÉ.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

(Pour le *Réveil*.)

Il faut avouer que la tâche du chroniqueur, relativement à la question d'Orient, n'a rien de bien réjouissant: que dire au lecteur dégoûté d'avance par les on-dit contradictoires qui pullulent dans les feuilles quotidiennes? Que lui apprendre et comment le renseigner au milieu de toutes ces assertions dissemblables, se livrant un combat furieux les unes aux autres, et qu'il est souvent impossible de contrôler et de soupeser d'une façon efficace? L'un entonne le chant de guerre et promet sous peu aux échos de l'Europe les sinistres résonances du canon; l'autre, au contraire, embouche le chalumeau de la paix et nous apprend que la conférence aura pour résultat une paix définitive, et qu'on a trouvé moyen de contenter les demandes de la Russie et de trouver des garanties satisfaisantes pour les puissances. Tout va s'arranger, nous crie Jacques, c'est-à-dire le *Standard*, et nous allons couler des jours tissés de soie et d'or. Pif! paf! boum! s'écrie un autre, tout est perdu, et sous peu, nous allons assister aux évolutions du démon des batailles; la guerre est presque inévitable, nous dit d'un ton de prophète Bismark, on ne peut qu'espérer la localiser. La Russie ne désire point la guerre, déclare sans rire Gortschakof, mais elle considère l'occupation de la Bulgarie comme indispensable, sans nullement songer à porter atteinte à l'intégrité de l'empire Ottoman. Nous le demandons en conscience: comment voulez-vous qu'un honnête chrétien puisse se diriger dans ce fatras inouï? Le chroniqueur se surprend, et le lecteur le plus pacifique avec lui, à désirer ardemment le jour où le premier coup de canon donnera le signal d'une des danses Macabres les plus formidables dont l'histoire aura fait mention.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans cette cacophonie d'affirmations et de négations, on oublie toujours de parler de la Turquie, elle n'existe pas pour les faiseurs de nouvelles; on dit: l'Angleterre propose ceci, la Russie accepterait cela, et l'on ne s'occupe pas plus des Ottomans que des indigènes qui ont le bonheur de vivre sur les bords enchantés du lac Titi-caca. Les Osmanlis cependant disposent au moins de 300,000 hommes; ils ont prouvé dans leurs dernières luttes qu'ils savaient fort bien se battre, et si l'organisation et

de bons chefs ne leur faisaient défaut, on serait en droit de se demander s'ils ne feraient pas reculer les étendards moscovites.

Ils paraissent décidés à bien des sacrifices; le fait significatif de l'imposition d'une nouvelle contribution de guerre de 15 piastres sur toutes personnes du sexe masculin à Constantinople, les armements formidables qu'ils font à Widdin, à Routschouk et dans toutes leurs forteresses du Nord, les mouvements de leur flotte qui présente un effectif fort respectable, tout nous prouve que les Cosaques, malgré leurs grandes moustaches et leurs airs fendants, n'en viendront peut-être pas aussi facilement à bout que se le figurent les nombreux Russophiles répandus sous la calotte des cieux.

D'un autre côté, il faut rendre à la Russie la justice qu'elle n'a pas l'air de s'endormir sur le rôti, comme on dit vulgairement; les mouvements de troupes continuent de son côté et rien ne nous a diverti davantage que l'évaluation du correspondant du *Times*, estimant que la Russie ne pourra mettre en ligne que cinquante mille hommes en Bulgarie. La France a appris à ses dépens en 1870 la créance que méritent les calculs fantastiques de reporters aux abois, aussi suffisants dans leurs affirmations qu'ignorants des choses militaires; les organes stipendiés par le gouvernement de Napoléon III prétendaient que l'Allemagne ne pourrait opposer que 250,000 hommes au plus à la France; les tacticiens du *Gaulois*, de la *Liberté*, du *Figaro* et autres du même tonneau faisaient des comptes d'apothicaires, et la pauvre France se trouva la figure enfarinée avec 230,000 hommes contre 700,000 pour commencer le terrible galop des batailles.

La nation anglaise n'a nullement l'air de vouloir suivre dans ses errements belliqueux Lord Beaconsfield; le *Times* désapprouve fortement toute idée de guerre, et M. Gladstone déclare dans les meetings que si l'Angleterre veut faire son devoir et suivre les traditions, elle doit participer loyalement à la délivrance de l'Orient. Nous ne croyons pas que la générosité britannique ira jusque là; les anglais sont marchands avant tout, ils ne font rien pour rien, et leur demander de mettre, comme la France l'a fait souvent, leur épée au service d'une cause qui n'affecte pas directement leurs intérêts, c'est leur demander une vertu qui leur est aussi inconnue qu'à nos astronomes la structure des habitants de Vénus.

Si l'Angleterre eût su appuyer en temps opportun, de concert avec l'Autriche, les justes réclamations et l'émancipation des Jougo-Slaves, elle ne se trouverait pas aujourd'hui en face d'une situation difficile; ce qu'elle aura de mieux à faire et ce qu'elle fera très probablement, si la guerre éclate, ce sera de s'assurer de Constantinople, des ports de la Syrie et peut-être de l'Egypte.

Quant à M. de Bismark, il se fait tout sucre, il est ami avec tout le monde, il fait des manours à la Russie, caresse l'Autriche et parle de la vieille amitié qui unit l'Allemagne à l'Angleterre; c'est touchant en vérité, nous ne lui connaissions pas ce fonds de sensibilité; il ne lui manquerait plus que de présenter des congratulations à la France; mais nous nous méfions du vieux renard, il n'est jamais aussi dangereux que lorsqu'il fait patte de velours, "*timeo Danaos et dona ferentes*."

L'Autriche, elle, se tient toujours dans une prudente réserve, elle n'a pas répondu à la proposition que lui faisait la Russie, d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine; on dit que la Porte a retiré ses troupes de ces deux provinces, parcequ'elle consentirait volontiers à cette occupation par des troupes autrichiennes; ajoutons que ce serait de sa part une mesure stratégique

fort sage qui lui permettrait de concentrer en Bulgarie des forces plus puissantes.

Ce qui se passe en Roumanie serait bien propre à faire considérer à l'esprit le moins prévenu, la politique comme une tromperie perpétuelle et colossale. Le gouvernement Roumain ne s'opposera pas à l'entrée de l'armée Russe en Roumanie, mais rédigera une protestation contre la violation de la neutralité ; il est bien entendu que tout cela est concerté d'avance avec la Russie, c'est le secret de Polichinelle, et le sens moral des diplomates en est arrivé à un tel point de dépravation que ces choses-là se font tout naturellement et sans étonner personne.

En France, la crise ministérielle est des plus sérieuses ; la majorité républicaine de la chambre des députés en a par dessus la tête des prétentions du cléricalisme et des lubies de ce vieil hypocrite qui s'appelle Dufaure ; elle réclame impérieusement un ministre républicain, et demande en outre avec beaucoup de raison que le Maréchal MacMahon n'intervienne plus personnellement dans la nomination des fonctionnaires ; le Maréchal-Président de son côté ne veut pas céder ; il voudrait garder Dufaure, cause du conflit, et n'accepterait que le remplacement de M. de Marcère, ministre de l'intérieur, par M. Jules Simon. La gauche manquerait à tous ses devoirs, si elle acceptait une transaction de ce genre ; il est absolument nécessaire à la France de se débarrasser de ces pseudo-Jésuites qui voudraient la ramener en arrière et dont Dufaure est un des échantillons les mieux réussis ; il est absolument nécessaire que les républicains fassent comprendre au maréchal MacMahon, entouré d'une clique réactionnaire et saupoudrée de tartufferie, que les idées du président ne passent pas avant celles de la nation, que la France est mûre pour l'idée démocratique, et que le clergé n'a plus qu'à se confiner dans ses églises et ses séminaires. Il est une chose rassurante pour les Républicains, c'est qu'ils tiennent par la commission du budget la clef du coffre-fort, et qu'ils resteront sans bourse délier jusqu'à ce que le président ait daigné se conformer aux vœux de la majorité ; il y a lieu d'espérer que ce moyen énergique produira sur lui plus d'effet que tous les miracles de Lourdes réunis, et le débarrassera momentanément du pot d'eau bénite dont il est coiffé jusqu'au cou. S'il ne veut pas céder de bonne grâce, il ne lui restera qu'à dissoudre avec l'assentiment du sénat qui renferme un nombre suffisant de Nonottes *ad hoc*, la chambre des députés ; mais le moderne Bayard, comme l'ont baptisé modestement les seringues à jet continu de la flatterie conservatrice, courrait fortement le risque de se trouver en face d'une chambre composée non plus de républicains rouges, mais flamboyants.

Aux États-Unis, l'imbroglie électoral est encore plus inextricable que la question d'Orient. Le proverbe qui dit que la parole est d'argent et que le silence est d'or, est fort goûté, paraît-il, par le président Grant ; il a eu soin de ne pas souffler mot dans son message de l'intervention fédérale dans la Caroline du Sud ; démocrates et républicains se demandent avec effarement les causes de ce manque de mémoire, qui prête, dans tous les cas, matière à une mauvaise interprétation. Les "Returning Boards" de la Louisiane, de la Caroline du Sud et de la Floride donnent par le résultat de leurs votes 185 voix à Hayes. Mais voilà que surgit une nouvelle difficulté dans l'Orégon. Un des électeurs présidentiels de Hayes, élu le 7 novembre, n'était point éligible, en sa qualité de maître de poste au moment de l'élection. Le gouverneur Grover a considéré comme légalement élu le candidat venant immédiatement après dans l'ordre des voix obtenues ; or ce candidat est

un démocrate, et l'Orégon donnerait à Tilden l'unique voix qui lui est nécessaire pour compléter la majorité de 185, tandis que Hayes resterait à 184, en y comprenant la Caroline, la Louisiane et la Floride ; ami lecteur, tirez-vous de là si vous le pouvez, et si le succès couronne vos efforts, vous viendrez nous dire mystérieusement le secret de l'énigme ; pour nous, nous y renonçons avec la modestie qui convient aux simples d'esprit. Le congrès a institué des comités qui seront chargés d'aller examiner les opérations des "Returning Boards" dans les trois états du Sud précités ; celui de la Caroline est déjà en fonction et nous comptons bien que dans notre prochaine chronique nous aurons des renseignements curieux sur les opérations de ces comités. Nous ne parlerons pas de la catastrophe de Brooklyn, que nous avons traitée dans un article spécial, et qui l'emporte presque dans le Nord de l'Union sur les préoccupations ardentes de la politique.

Les Mexicains continuent, pour s'entretenir la main, à se tuer les uns les autres, sous le fallacieux prétexte de posséder 3 ou 4 présidents. Le président Lerdo de Tejada aurait été capturé avec les membres de son cabinet près de Mexico et le nouvel aspirant à la présidence, Iglesias, serait en possession de toute la frontière Nord du Mexique. Le général Escobedo, le même qui a fait fusiller Maximilien à Queretaro, vient d'être fusillé à son tour ; quelle belle application pour un ministre de l'évangile qui prendrait pour texte de son sermon : celui qui tue par l'épée périra par l'épée.

Au Canada, l'événement le plus important de la semaine a été la discussion du parlement de Québec relative à l'augmentation de 4,500 piastres que le cabinet de Boucherville veut accorder aux inspecteurs d'écoles. L'opposition, par l'organe de MM. Joly et Paquet, a protesté contre cette augmentation, et a fait ressortir sagement qu'il importait avant tout d'améliorer le sort des instituteurs et des institutrices. Voilà ce que le cabinet conservateur a découvert pour l'avancement de l'éducation : augmenter le traitement des inspecteurs d'écoles. Que dites-vous de celle-là ? elle mérite de passer à la postérité la plus reculée pour donner une idée de l'état mental des conservateurs canadiens en l'an de grâce 1876 ; elle est à mettre sous boçal pour dérider les générations futures. Jusqu'à nos jours la sagesse des nations s'était figurée naïvement que l'instruction dépendait surtout des instituteurs, et que pour avoir des inspecteurs d'écoles, il fallait avant tout avoir des écoles ; mais point, les siècles passés ne sont que des sottis, et le gouvernement de Québec, illuminé par des clartés soudaines, inconnues au reste des mortels, a découvert un nouveau principe pédagogique. Voyez-vous cet homme qui se présente de loin en loin, à l'école ; il est chargé de contrôler l'enseignement d'un instituteur qui souvent lui est supérieur, non-seulement dans la pratique de l'enseignement, mais comme connaissances acquises ; cet homme est chargé en outre d'amender, de corriger, de renverser, de proposer et toutes sortes d'autres choses encore. Le plus clair de sa mission consiste à s'assurer s'il n'y a pas des toiles d'araignées dans les coins de l'école, si le tableau est en bon état quand il y a un tableau, et à vérifier si le morceau de craie est d'une longueur suffisante ; les écoles ne marcheraient pas sans lui ; c'est le phare lumineux qui rayonne la science infuse, c'est le sauveur de l'esprit humain ; tout est perdu, si on n'ajoute pas des frais de déplacement à ses émoluments déjà considérables pour les résultats qu'il produit ; le gouvernement de Québec l'assure et les députés conservateurs ouvrent des becs comme des carpes en signe d'approbation. Crèvent de faim les instituteurs et institutrices, mais que les inspecteurs d'é-

coles puissent narguer l'univers en général et les maîtres d'école en particulier par l'étalage d'un faste arrogant.

Il faut voir avec quelle vertueuse indignation l'honorable M. Chapleau s'est élevé contre les attaques de l'opposition : qu'allons-nous devenir si vous refusez de l'argent aux inspecteurs d'écoles ? L'ordre social est en danger. En attaquant les dits inspecteurs, vous attaquez le conseil de l'instruction publique, c'est-à-dire les évêques. M. Chapleau serait-il atteint, lui aussi de la monomanie des persécutions, et va-t-il se mettre à nous menacer d'anathèmes et à crier au péril social, lorsque l'opposition trouvera mauvaise une mesure du gouvernement ? Nous espérons que non, nous le croyons trop intelligent pour recourir souvent à une tactique aussi usée et qu'il faut reléguer parmi les vieilles leures, il y va de son honneur et du nôtre.

F. KASTNER.

LA CATASTROPHE DE BROOKLYN

Le *Courrier des Etats-Unis* nous apporte des détails épouvantables sur ce sinistre presque sans précédent dans l'histoire des conflagrations théâtrales ; l'enquête n'a malheureusement pas encore révélé la cause de ce désastre qui sème le deuil dans une ville entière ; en outre, on ne peut connaître d'une manière certaine le nombre des victimes, parcequ'il a été impossible de déterminer si les fragments retrouvés appartenaient à un seul corps ou à plusieurs, et qu'on n'a pu distinguer les débris informes des corps complètement calcinés des décombres mêmes de l'édifice. On parle de 300 victimes, mais il est probable que ce chiffre déjà formidable reste au-dessous de la vérité. Le feu qui avait pris sur la scène s'est développé avec une rapidité presque inexplicable, les spectateurs du rez-de-chaussée et de la 1ère galerie sont parvenus à s'échapper, mais ceux des galeries supérieures, se précipitant tous à la fois pour descendre par un étroit escalier, se neutralisèrent les uns les autres et furent écrasés ou entraînés par la chute du toit et de la galerie supérieure dans les bas-fonds du sous-sol. Deux acteurs seulement ont trouvé la mort. Les corps, presque tous méconnaissables, sont numérotés et désignés par la nature des objets qu'on a retrouvés sur eux ; nous n'entrerons pas dans de plus grands détails, nous renvoyons le lecteur avide d'émotions aux feuilles des Etats-Unis, et si nous avons abordé cette lamentable question, c'est pour en faire ressortir un enseignement qui peut profiter à tous et au Canada en particulier.

Il est inouï que tous les jours des milliers et des milliers de personnes se réunissent sans songer au péril qui les menace, dans des bâtiments très inflammables par la nature des matériaux qui les composent, et munis quelque fois d'une seule issue ou de deux issues très étroites ; mais ce qui est bien plus inouï, c'est que les pouvoirs publics autorisent des industriels sans pudeur à ouvrir les portes d'établissements qui sont, comme le dit très justement le *Times*, de vraies boîtes inflammables munies d'une mèche et offrant une mince voie de salut. Les architectes et les directeurs de théâtre n'aspirent dans la construction de ces édifices qu'à utiliser l'espace ; peu leur importe que le public soit ou ne soit pas brûlé tôt ou tard, il faut avant tout faire de l'argent. Or, les escaliers de dégagement et les portes de sortie prennent beaucoup de place au préjudice de la partie où se tiennent les spectateurs ; le calcul est assez fort bien raisonné de leur part, mais qu'il soit accepté par les autorités qui ont le mandat de

veiller à la sécurité commune, c'est inconcevable. Le pouvoir ne devrait autoriser l'ouverture d'un théâtre que lorsqu'il offre des garanties de solidité convenable, des issues en nombre suffisant et qu'il est construit avec des matériaux relativement peu combustibles ; en outre, il devrait imposer aux directeurs l'obligation absolue, de la présence pendant la représentation, d'un certain nombre de pompiers avec pompes, tuyaux et tout ce qui est nécessaire à la prompte extinction du feu. C'est ainsi que cela se pratique dans les théâtres de Paris et nous ajouterons de France ; c'est une précaution bien simple et il est étrange qu'elle ne soit pas encore venue à l'esprit des américains qui se flattent à juste titre d'être un *practical people*. Si les directeurs ne la prennent pas, cette précaution, c'est au gouvernement à l'imposer, c'est pour lui le plus impérieux des devoirs ; s'il n'a pas charge d'âmes, il a charge de corps dans tous les endroits où peuvent se produire de grandes agglomérations, et il est étrange de le voir assister, en paisible spectateur, à ces entreprises sans vergogne qui jouent la vie du public pour ainsi dire à pile ou face. Si cet abus subsistait encore après une aussi terrible leçon, il y aurait de quoi, que Dieu et l'art dramatique nous pardonnent, il y aurait de quoi, disons-nous, ne plus mettre les pieds dans un théâtre, ou, du moins, quand on se risquerait dans ce terrible traquenard, il serait indispensable de faire son testament.

Les théâtres de Paris sont pourvus d'une toile métallique qui, en cas d'incendie, sépare la scène du reste de la salle ; elle remplit là le même rôle que la toile métallique de la lampe de sûreté de Davy ; les flammes ne peuvent passer au travers et comme 99 fois sur 100, l'incendie commence sur la scène, on est à peu près assuré que les spectateurs pourront s'échapper avant que le feu n'ait atteint la salle. Au Grand Opéra de Paris il existe en outre, au-dessus des frises, un réservoir d'eau qui, en cas d'incendie, peut inonder la scène : sans aller jusque là, on devrait exiger des directeurs de théâtres le rideau métallique dont nous venons de parler et nous n'aurions plus ainsi à déplorer des catastrophes semblables, qui font d'établissements destinés à distraire ou à réjouir l'homme, les funèbres fournisseurs de la mort.

F. KASTNER.

COMMUNICATION

Montréal, le 4 Décembre 1876.

La religion catholique condamne-t-elle les principes libéraux ? Si les élucubrations de Veuillot et de ses serviles admirateurs, si les sermons violents de certains curés devaient être regardés comme parole d'évangile et comme l'enseignement de l'Eglise, cette question serait bientôt décidée. Heureusement, il existe trop de contradiction dans le langage des cléricaux, leur conduite est trop souvent en désaccord avec leurs principes, qu'ils proclament immuables, pour ajouter foi à leurs assertions ridicules. Quand on les voit précipiter dans l'abîme éternel les libéraux canadiens-français et s'allier sans scrupule aucun avec des anglais qui professent les mêmes opinions que nous, quand ils soutiennent dans un pays des doctrines qu'ils répudient dans un autre ou n'osent avouer ouvertement, peut-on vraisemblablement croire que ces gens possèdent la vérité absolue ?

La religion de Jésus-Christ serait établie sur des

bases aussi peu solides? Son œuvre suivrait le courant de l'opinion publique, se plierait à toutes les circonstances, se modifierait selon les temps et les lieux? Quelle étrange proposition! proposition soutenue cependant, sinon en paroles, du moins en action, par ces grands dévots qui nous accusent d'impiété!

Le but du libéralisme est de combattre l'oppression sous quelque forme qu'elle se présente, et quel que soit le tyran, de faire connaître au peuple les droits qu'on lui avait toujours refusés et qu'on cherche encore à lui enlever par tous les moyens imaginables, et de défendre ces droits sacrés envers tous et contre tous. Eh bien! où est le mal? La morale réprouve-t-elle ces principes? Il ne suffit pas de nous appeler serpents venimeux, faux prophètes et faux christes pour prouver que nous avons tort. Au lieu d'entasser citations sur citations, mandements sur mandements, il est un moyen beaucoup plus simple de soutenir votre thèse. Montrez votre théorie mise en pratique. Présentez-vous avec les résultats de votre doctrine. Ce serait la meilleure preuve de votre affirmation.

Tout le monde ne peut pas vous suivre sur le terrain glissant de la théologie, mais il n'est personne qui ne voie la différence entre une bonne et une mauvaise chose. Il ne faut pas être philosophe pour savoir qu'une mauvaise cause ne produit que de mauvais résultats.

Il fut un temps où vos idées triomphèrent. Pendant plusieurs siècles vous avez régné en paix. Vous avez pu mettre à exécution tous vos projets grandioses. et cette époque est une des pages les plus hideuses de l'histoire. Le moyen-âge est aujourd'hui le synonyme de l'ignorance, de la barbarie et de l'oppression. C'est le moyen-âge que la civilisation moderne repousse de toutes ses forces, et que deux cents ans de luttes continuelles et acharnées n'ont pu détruire entièrement.

L'Espagne est tombée jadis entre vos mains, et l'inquisition a paru : lugubre cortège de chaînes, d'échafauds et de buchers. Le même pays est encore sous votre domination, et vous y donnez la preuve la plus convaincante de votre hypocrisie et de votre intolérance. On se rappelle le tapage que causa la loi des écoles du Nouveau-Brunswick. Toute la province se souleva à la voix de nos pasteurs et les mots de tyrannie résonnèrent bien haut. Cependant,—je ne veux pas discuter aujourd'hui cette grande question, — le clergé avait tort ou il avait raison. S'il était dans son droit, pourquoi agit-il de la même manière que le parlement du Nouveau-Brunswick? Vous avez réclamé comme le droit le plus sacré d'avoir des écoles séparées, et, en Espagne, vous refusez ce privilège aux protestants! La vérité ne se contredit pas ainsi.

La France fut un jour sous votre joug. Dans ce pays comme ailleurs, comme partout où vous avez passé, vous avez laissé une trace de sang. La St. Barthélemy est un stigmatte indélébile imprimé sur vos fronts, c'est le stigmatte du guet-à-pens et du meurtre. Les protestants ont voulu faire un crime à la religion catholique de cet abominable forfait, mais ils avaient tort; les gens qui tuaient et massacraient les innocents, ces gens n'étaient point l'Eglise, pas plus que les Tarte et les Vallée, pas plus que les curés de Charlevoix et de Jacques Cartier. Non, leurs diatribes insensées ne constituent point l'enseignement de l'Évangile. L'histoire étudiée soigneusement nous montrera ces intriguants, descendants directs des inquisiteurs et des assassins du 24 août 1572.

Ce que le libéralisme a produit est bien différent. Qu'on jette un coup-d'œil rapide sur le monde et le contraste saute aux yeux. L'Angleterre, presque

toute l'Europe sont là comme témoins irrécusables; mais l'exemple le plus frappant de ce que peut faire un peuple libre se trouve bien dans la république voisine. Quel prodigieux développement dans toutes les branches du commerce, des arts et des sciences! Et ces principes, dites-vous, source de toutes ces merveilles de l'industrie, sont des principes pernicieux? Dieu les condamne! Les professer, c'est trahir sa loi! Alors, s'instruire, donner l'essor à son intelligence est un crime? Quelle imposture! Vous pouvez tromper le peuple par des subtilités, c'est votre fort, mais vos arguments viennent se briser contre la raison. Vos sophismes ne peuvent tenir devant un examen sérieux, et je dirai même devant le moindre examen.

La religion catholique n'est pas en jeu. Nous ne l'attaquons pas, mais nous combattons ceux qui veulent s'en servir comme d'un marchepied pour tout faire plier sous leur talon. Nous combattons les ennemis du progrès, dont toute religion bien entendue peut parfaitement s'accommoder. Nous sommes opposés au cléricisme et voilà tout. Entre ses principes monstrueux qui tendent uniquement à l'asservissement du peuple et le catholicisme vrai, il y un abîme.

PAUL G. MARTINEAU.

(Correspondance particulière du *Reveil*.)

New York, le 7 décembre 1876.

Monsieur le Rédacteur,

J'écris ces lignes à deux pas du théâtre de Brooklyn; j'ai voulu me transporter au centre même de la consternation générale pour me pénétrer mieux de l'horreur de la catastrophe ou, comme dit le *Herald*, de l'holocauste! Le tableau est navrant! Les ruines sont encore fumantes.

Les parents des victimes, non encore retrouvées, errent autour de ce théâtre détruit et questionnent en vain les policemen qui ne savent ou ne veulent pas répondre, tout en les empêchant de pénétrer dans ce terrible ossuaire.

Par quelles consolations pourrait-on calmer ces douleurs multipliées. Les larmes n'ont-elles pas plus d'éloquence? Ne les consolons pas, pleurons avec eux!...

Involontairement, à l'aspect de ces ruines, on pense à l'Eglise de Santiago—au Chili, où deux mille personnes furent brûlées vives; mais que nous font les comparaisons! Qu'importe aussi que la flamme ait dévoré avant-hier 175 maisons à la Nouvelle-Orléans! Tout cela ne nous rend pas ceux qui nous sont chers, que nous avons vus la veille souriant et croyant au bonheur... Puis, cette pensée qui vous donne le délire, qui vous fait suivre les péripéties de cette lutte sombre de 300 victimes dans une affreuse cave qu'on appelle *basement*, contre toutes sortes de tortures, n'y a-t-il pas de quoi devenir fou?

Malédiction! ces malheureux, tombés dans cet *in pace*—hélas! on me l'affirme—auraient pu être sauvés! Une partie de la presse accuse positivement le capitaine de police Smith d'avoir empêché la foule de briser les grilles du *basement* où l'on aurait pu ouvrir une issue aux pauvres infortunés que la flamme enveloppait déjà. Lorsqu'on disait à cet homme—que dans son intérêt je veux bien croire idiot—"Voyons, capitaine, laissez-nous passer, tout le monde n'est pas sorti du théâtre, vous serez cause d'un grand malheur." Il répondait tranquillement: "Oh, nonsense! there has not been a life lost; they all go out. Quelle absurdité! il n'y aura pas une victime; tout le monde est dehors."

Ainsi, il est donc bien vrai qu'à toute tragédie il faut un traître ! Oh ! capitaine Smith, malgré la mas-sue qui vous sert de conclusion dans vos arguments, laissez-moi vous dire que votre nom sent terriblement la choucroute et que vous ressemblez un peu trop au sinistre Thomassen qui fit sauter le *Deutschland* avec sa machine infernale.

On ne se gêne pas, non plus, pour accuser les directeurs de théâtres de négliger les précautions élémentaires, lesquelles, certainement augmenteraient la sécurité des spectateurs, qui paient assez cher pour avoir, au moins, cette satisfaction.

Pendant que nos steamboats sont pourvus largement de ceintures de sauvetage et que les policemen, toujours galants, donnent la main aux dames pour les préserver des voitures, il existe des directeurs assez rapaces qui refusent—par économie—à ceux qui les enrichissent—à ce spectateur dont on prend l'argent sans s'occuper de sa vie—quelques gallons d'eau qui le sauveraient !

Pauvres martyrs ! il est donc bien vrai que c'est votre position modeste dans la société qui vous a exposés les premiers à une mort inévitable. Ces dernières places des théâtres que l'on jette aux pauvres comme un os à ronger ! ont été, pour vous comme une planche pourrie qui précipite l'infortuné dans l'abîme ! En vain, vous vous êtes cramponnés aux aspérités des murailles rongées par le feu, en vain vous avez demandé grâce à ces choses informes qui vous écrasaient comme un fléau du ciel !..... La matière lâche et vile a en raison de l'intelligence ! la mort a terrassé la vie ! l'abîme s'est refermé sur vous.

Le pauvre est toujours la victime ; c'est lui qui expie les péchés du monde : *Vae pauperibus !* Partout on lui mesure la place, on lui conteste son droit à la vie : Dans les factories, ses jours, son existence, sont estimés peut-être au-dessous du prix du charbon : tous deux sont des instruments de travail ! Quand un jour l'engrenage le saisit et le broie—tant pis—dit le conservateur, assis au coin du feu :—Pourquoi est-il pauvre ?—Sur mer, le pauvre émigrant est emmagasiné à fond de cale et périt le premier quand le vaisseau sombre..... pour lui il n'est jamais de ceintures de sauvetage !

En chemin de fer, on le transporte à prix réduit, mais la nuit de préférence—par économie—alors que les ténèbres facilitent les sanglantes collisions.

Enfin, même à son foyer, quelle est la sécurité du pauvre ?..... Pendant que ceux qui le volent dorment à l'ombre du marbre ou du grès, lui couche sur un grabat et n'est abrité que par quelques planches, sa maison est de bois et finit toujours par brûler. Oh ! décidément l'abbé Lamennais avait bien raison de dire : Silence au pauvre !

Oui taisons-nous, car j'entends déjà dire : en voilà un révolutionnaire ! Essayons nos larmes, soyons décent. Cherchons une raison optimiste tirée de cette catastrophe, puis concluons ; et que cette conclusion soit comme une dragée pour l'égoïste qui dira après avoir lu ce long martyrologe : c'est malheureux ! mais... il fallait un exemple !.....

Le Message du Président.

Je n'en dirai qu'un mot : c'est l'art de dire peu de choses en beaucoup de paroles. Ce document officiel soulève un grand nombre de questions, passe en revue toutes les nations du globe ; on y trouve de tout, hors précisément ce qu'on y cherche. Il est hors de doute que le général Grant s'est inspiré des principes

de Talleyrand, cet érêque qui prétendait que—La parole a été donnée à l'homme pour qu'il puisse déguiser sa pensée.

Mais où il a mis son cœur à nu, où son éloquence m'a touché au vif, c'est en déclarant publiquement—*coram populo*—qu'il n'avait jamais rien compris à la politique.

Devant une confession aussi entière, on aurait mauvaise grâce de ne pas lui donner l'absolution ; aussi je la lui donne et, par dessus le marché, un certificat d'indulgence plénière par le télégraphe.

C'est la première fois que nous assistons à un aveu aussi modeste de la part d'un chef de l'Etat. Que les souverains d'Europe en fassent autant et ils auront mérité de l'humanité !

Nous recommandons cette confession publique aux financiers politiques qui, sous le prétexte d'étudier la soustraction, posent zéro et retiennent tout ! Nous recommandons également cette humilité à ces faux professeurs qui, au lieu d'élever l'intelligence de l'enfant, l'abêtissent sous l'influence de leurs principes antédiluviens.

Il est vrai que ces derniers n'oseraient jamais confesser toutes leurs fautes ; et, je l'avoue, si j'étais chargé de leur infliger une pénitence, certes, je ne pourrais faire autrement que de les condamner à conjuguer, le reste de leurs jours, le verbe Croire. Tout le monde saurait, au moins, que ce sont des âmes !

Mais, revenons au Message, ou du moins au paragraphe qui concerne les *common schools*. On a fait un crime au chef de l'Etat de s'être fait le champion de cette noble institution à laquelle l'Europe entière a rendu hommage.

Dernièrement, à Irving Hall, un chevalier des ténèbres a voulu nous prouver que le général Grant en agitant cette question avait touché à la liberté de conscience. Voilà une plaisanterie que l'on peut débiter dans la Basse-Bretagne où, grâce à ces leçons, les pauvres gens logent et mangent avec l'espèce porcine ; mais à New York, Dieu merci, on a des assiettes et l'on croira, au contraire, que les *common schools* ont été établies dans une entière liberté de n'importe quelle conscience.

Dans la même rue, dans le même quartier, on compte en moyenne 20 cultes différents, que voulez-vous que fassent les édiles ?

Parce qu'ils n'ont pas les moyens de construire 20 écoles de toutes les couleurs et de tous les styles—je le demande aux défenseurs de l'Eteignoir—feraient-ils mieux de mettre l'argent dans leur poche ?..... Je crois que j'ai touché juste ; ce qui est bon à prendre est bon à garder. Ces êtres si *consciencieux* auraient bientôt tranché la question ; à force d'épurer l'éducation et d'émietter les écoles, ils arriveraient un jour—si on les laissait faire—à supprimer totalement et l'instruction et les *common schools*.

Pourquoi supprimer le savoir, ou le distribuer par-cimoniquement au peuple qui en a tant besoin ?

Voudrait-on nous faire croire que Gomorrhe et Sodome ont été foudroyées parce qu'elles avaient trop d'écoles ? je pense, moi, que c'est tout le contraire.

Répetons-le pour la centième fois :

L'ignorance, cette Ste. Mère, fournit plus de bandits que d'académiciens. Ceci est connu. Pourquoi avons-nous alors à New York un journal hebdomadaire qui persiste à soutenir le contraire ? On voit que ses rédacteurs n'ont jamais voyagé en Sicile, et ignorent complètement les effets produits par l'accouplement de ces deux monstruosité, l'ignorance et le brigandage. Je pense qu'ils ne m'en voudront pas, si je soutiens que

leur journal, en préconisant ces deux difformités—qui sont des hydres à plusieurs têtes—devrait changer son titre et se nommer désormais l'*Echo des Deux Monstres*.

Mais ce qui est encore plus monstrueux, c'est l'Etat de l'Orégon qui s'avise, aujourd'hui, de donner la majorité à Tilden ; il est vrai que demain c'est Hayes qui aura les 189 voix, mais, c'est égal, la démocratie a des chances.

Les deux partis cherchent dans la constitution des arguments en leur faveur ; le Congrès est à l'œuvre ; qu'en sortira-t-il ?

Mais qui diable pensait à l'Orégon, je vous le demande, et que vient-il faire dans cette bagarre ? Tout avait marché pour le mieux ; les Carolines et la Louisiane s'avaient vaincues, et voilà qu'au moment suprême Hayes se fouille, mais en vain ; il a perdu une voix en route, forcé d'aller la chercher dans l'Orégon. Que de temps perdu ! Sans compter que pendant ce temps-là, Tilden pourra se faufiler derrière et même s'asseoir sur le fauteuil présidentiel.

Quelle lutte incessante, et comme les deux champions doivent se hair d'une belle manière ! Pendant ce temps-là, Grant fume toujours son cigare, mais se demande parfois avec inquiétude si, un beau jour, les deux compétiteurs, en s'arrachant mutuellement son fauteuil, ne le mettront pas en pièces, tout en l'obligeant, lui, Président des Etats-Unis—entre ces deux convoitises—à s'asseoir par terre.

ANTHONY RALPH.

LE CORPS HUMAIN APRES LA MORT

Il est aujourd'hui un principe fondamental admis par la science dans tous les pays où il existe des savants, c'est que la matière est indestructible : elle est divisible, elle peut se transformer sous toutes sortes de formes différentes, mais il nous est impossible de l'anéantir, pas un atome de matière ne se perd dans la nature, et la quantité de molécules matérielles qui constitue à votre époque le globe terrestre et son atmosphère, est exactement la même que celle qui existait il y a des milliers d'années.

La matière, dans ses métamorphoses perpétuelles, roule dans un cercle continu formé par les trois règnes minéral, végétal et animal. Le végétal emprunte sa substance aux minéraux, l'animal à son tour se nourrit du végétal, et restitue durant sa vie au premier de ces règnes les molécules que lui avait enlevées le second.

En appliquant les considérations qui précèdent et qui sont aujourd'hui admises comme des axiomes à l'étude des transformations chimiques du cadavre de l'homme, on arrive à des conséquences fort remarquables. Tout le monde sait en effet que le corps humain est composé de carbone, d'azote, d'hydrogène, d'oxygène et d'une foule d'autres substances qu'il serait trop long d'énumérer, ces éléments constitutifs se séparent après la mort, les uns se mêlent à la terre qui recouvre nos restes, les autres se transformant en gaz ou en vapeurs, se perdent dans l'atmosphère qui entoure notre globe et que nous respirons, l'homme ayant en outre dans presque toutes les contrées de la terre, l'habitude d'ensevelir l'enveloppe mortelle de ceux qui lui sont chers, près de ses habitations, on doit comprendre facilement que les vivants respirent pour ainsi dire leurs aïeux ou se nourrissent de plantes et d'animaux vivifiées par leurs restes ; en Chine, par exemple, on a l'habitude de cultiver sur les tombes des morts qui se

trouvent en pleine campagne, des légumes dont les vivants font leur nourriture, ajoutez à cela qu'il n'est peut-être pas un point de la terre qui ne renferme des détritiques humains et que nous foulons souvent sans nous en douter, un sol formé par les cendres des races évanouies, et vous arriverez à considérer comme une supposition parfaitement vraisemblable, qu'il peut fort bien se trouver sur la terre américaine, un citoyen des Etats-Unis qui ait dans son sang une ou plusieurs molécules d'oxygène ayant appartenu à Washington ou à Franklin, et qu'un habitant de la vieille Europe peut fort bien être affligé de quelques molécules de carbone ayant appartenu à Charlemagne, mais de ces diverses considérations résulte un corollaire des plus importants, c'est que dans la suite des âges, les éléments constitutifs qui ont formé une génération humaine ont servi ou serviront à en former dix, vingt, trente, quarante ; etc., suivant l'époque à laquelle l'humanité cessera d'exister, on voit d'ici, d'après ces quelques aperçus, combien sera facile à accomplir se fameux rassemblement qui doit nous réunir tous un jour dans la vallée de Josaphat.

F. KASTNER.

CORRESPONDANCE

(Pour le Réveil.)

Monsieur le Rédacteur,

Je regrette qu'en traitant, comme elle le mérite, l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne, dans votre numéro du 2 décembre, vous n'avez pas parlé de cette autre qui se trouve à Richmond et connue sous le nom de : "Collège de St. François." Je crois bien qu'elle s'est trouvée aussi dans un triste état, mais depuis qu'elle est dirigée par des hommes de talent et d'énergie tels que ceux qui y sont depuis quelques mois, il est inévitable qu'elle ne devienne très-importante, car déjà de grandes améliorations y ont eu lieu.

Je connais tout particulièrement un des principaux directeurs, homme de talent et très-actif, qui sait toujours mener à bonne fin ses entreprises. Cette école d'agriculture, sous sa direction, deviendra importante et rendra de grands services au pays.

J'ai le plaisir d'ajouter qu'elle ne sera pas entravée par les calotins ; ils n'ont rien à y voir fort heureusement.

Un de vos plus dévoués lecteurs.

Z.

M. DE MOLINARI SUR LES ETATS-UNIS

En ce moment, la grande affaire de Saint Louis, comme dans le reste de l'Amérique, c'est l'agitation pour la prochaine élection présidentielle. Le Missouri paraît acquis aux démocrates, et c'est dans la grande salle du *Stock Exchange* que s'est réunie la Convention qui a désigné au choix des électeurs démocrates les noms de Tilden et de Hendricks. Les séances n'étaient pas publiques, les membres du *Stock Exchange* seuls avaient le droit d'y assister dans la galerie, et un billet d'entrée se payait jusqu'à 50 dollars. Les républicains, de leur côté, ont tenu leur Convention à Cincinnati, et, comme je vous l'ai dit, ils ont choisi M. Hayes et Wheeler. Depuis que ces choix ont été rendus publics, le mouvement électoral a été *crescendo* ; mais il n'arrivera à son paroxysme qu'au commence-

ment de novembre, époque où seront élus, bien entendu avec mandat impératif, les électeurs chargés de la nomination du Président. Les chances se balancent tellement que les plus politiques sont incapables de prévoir qui l'emportera; aussi les deux partis font-ils assaut d'activité.

Dans chaque localité, et même dans de simples villages, ils ont un local désigné par cette affiche en lettres colossales : *Quartier général des démocrates ou des républicains*, ordinairement avec les portraits des deux candidats entourés de devises et de drapeaux. Dans les journaux, la politique devient de plus en plus virulente. Un professeur de phrénologie a écrit à un journal démocrate que la tête de Tilden porte tous les indices de facultés extraordinaires, tandis que celle de Hayes est véritablement celle d'un pauvre homme. Mais il y a mieux, ou, si vous le préférez, il y a pis. Les journaux républicains ont découvert que Tilden a fraudé le fisc, en dissimulant un *item* notable de son revenu; les démocrates, de leur côté, ont fait une découverte analogue à la charge de Hayes: ils l'accusent d'avoir dissimulé la possession d'un piano et de plusieurs montres. On discute avec acharnement des deux parts sur la valeur de ce piano et de ces montres; les républicains affirment que ce sont de véritables patraques, sans valeur aucune, et ils ajoutent que Hayes les conservait seulement à titre de souvenir de famille; les démocrates, au contraire, sont d'avis qu'un homme aussi à son aise que Hayes—ils ont le compte de ses revenus—ne peut, à moins d'être un ladre de la pire espèce, se contenter de patraques. Ou un avare ou un voleur, voilà l'alternative!

Les meetings sont de plus en plus fréquents, les processions se multiplient. Aux électeurs présidentiels qu'il s'agit d'élire se joignent, dans un certain nombre d'États, des gouverneurs et d'autres fonctionnaires dont le mandat expire, ce qui augmente naturellement l'agitation. J'ai sous les yeux la liste des députés et fonctionnaires de toute sorte qui sont élus dans l'État de Missouri par le suffrage universel, et cette liste est longue. Outre les membres de la seconde Chambre du Congrès—les membres du Sénat sont élus par la Législature de l'État—et les électeurs présidentiels, il y a pour l'État le gouverneur, le vice-gouverneur, le secrétaire d'État, le trésorier d'État, l'auditeur d'État (*auditor of State*) et l'attorney général; pour le comté, le shérif, le greffier de la Cour, le conseiller du comté, l'auditeur, le trésorier, le recorder (archiviste), le marshall, le coroner, le géolier, l'administrateur public, les juges des Cours inférieures et supérieures; pour la ville, le maire, le contrôleur, le trésorier, l'auditeur, le register, le city collector, le city marshall, l'inspecteur du port et les membres du conseil municipal. Les mandats sont renouvelables, les uns tous les ans, les autres tous les deux ans ou tous les quatre ans au plus.

Vous voyez qu'ici le métier d'électeur n'est pas une sinécure. Il est vrai que les partis font le gros de la besogne dans leurs Comités ou dans leurs Conventions, en se chargeant de désigner au choix des électeurs les noms qu'ils ont préalablement agréés eux-mêmes. L'électeur n'a plus qu'à choisir entre les deux listes républicaines ou démocrates, sous peine de perdre son vote. Ce système a été considéré, vous le savez, comme l'idéal du progrès démocratique; mais, si nous voulions le comparer à la méthode routinière de notre vieille Europe, nous trouverions peut-être qu'il complique la besogne du recrutement des fonctionnaires sans l'améliorer, au contraire! En Europe, la plupart des fonctionnaires dont je viens de donner la liste, ou

leurs équivalens, sont nommés par des supérieurs hiérarchiques. On est donc obligé de se transformer en solliciteur et de mettre en jeu les influences de toute sorte quand on veut obtenir une place. Il est bon d'être bien apparenté et même bien marié, afin d'avoir des relations nombreuses et bien posées. Tout ce faisceau d'influences masculines ou féminines se met en branle et déploie une activité plus ou moins fébrile jusqu'à ce que la nomination paraisse à l'*Officiel*.

On ne saurait dire que les services rendus dans cet assaut d'une place soient absolument gratuits,—on ne donne pas son influence, on la prête, sinon à intérêts, du moins sous conditions de réciprocité. C'est une sorte de franc-maçonnerie qui se crée entre les familles appartenant à la classe dirigeante. Aux États-Unis, rien de pareil en apparence du moins; mais, en réalité, c'est exactement la même chose avec une complication de plus. Ce n'est pas à des fonctionnaires plus ou moins élevés dans la hiérarchie que les sollicitations s'adressent, c'est aux politiciens dirigeants ou influents du parti. Voilà les suffrages qu'il est indispensable de conquérir préalablement si l'on veut avoir une chance raisonnable d'être élu. Or les politiciens sont gens trop positifs pour donner gratis leur influence, il faut la leur acheter d'une manière ou d'une autre, trop souvent par des complaisances si l'on est juge, par des faveurs si l'on est fonctionnaire; il faut en outre s'engager à contribuer aux frais de l'élection. Ces frais sont très-élevés, et, si l'on songe que la place soumise à l'élection est purement temporaire, qu'on n'en jouit que pendant un an ou quatre ans au plus, et que les appointements en sont généralement modestes, il faut bien que le titulaire s'applique d'une manière ou d'une autre aussi à en augmenter le produit.

Ce n'est pas tout. Quand on est agréé par le Comité ou la Convention du parti, il faut obtenir les suffrages du peuple. Le peuple, lui, ne vend pas son influence ou sa voix, sauf cependant dans certaines occasions décisives; il vote gratis, aussi est-il naturellement paresseux à voter. Si on l'abandonnait à lui-même, en se contentant de lui présenter la liste du parti, il y a cent à parier contre un que le peuple resterait chez lui. Que fait-on? On organise des processions et l'on réunit des meetings pour exciter sa curiosité et stimuler son zèle, tout en fournissant aux gens dévoués l'occasion, qui n'est pas à dédaigner surtout en temps de crise, de gagner sans trop de peine un certain nombre de dollars. On les enrôle dans chaque quartier, à raison de 1 dollar par soirée; on les habille en garibaldiens ou en seigneurs vénitiens,—le costume de garibaldiens, rouge ou bleu, est affiché dans tous les magasins de nouveautés au prix de 5 dollars;—on leur fournit une torche brevetée ou perfectionnée, au pétrole; on achète des drapeaux, un tambour et un fifre, parfois on loue un orchestre, et la procession s'organise. Mais à quoi sert la procession? Elle sert à "allumer" les électeurs et à les amener au meeting, où les orateurs du parti se chargent à leur tour de leur démontrer que leurs intérêts les plus vitaux leur commandent de voter pour M. Smith ou pour M. Jones. J'ai pu me rendre compte de visu, à Saint-Louis, du mécanisme de l'opération.

Mercredi passé, 13 septembre, un *mass meeting* était convoqué dans un quartier passablement reculé, habité principalement par des Irlandais, au coin des Main et Mulanphy streets. Un drapeau devait être érigé préalablement; autrement dit, il devait y avoir un *flag raising*. J'arrive un peu tard, en traversant une rue obscure et horriblement pavée, à un endroit éclairé par une douzaine de lanternes chinoises. Le *flag raising* a eu lieu et le *mass meeting* est commencé. J'ai devant

les yeux un échafaudage adossé à un débit de liqueurs ; une longue planche posée sur des piquets sort de tribune. Un gentleman en habit noir et en cravate blanche se démeûne derrière la planche. Un autre gentleman en paletot, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, est assis sur la planche même ; il prend des notes : c'est un reporter ; au fond, dans la pénombre, une douzaine d'autres gentlemen, en habit noir et en cravate blanche comme le premier, constituent le bureau. L'échafaudage est éclairé par six lampions et deux torches, sans oublier les lanternes chinoises accrochées à une ficelle en travers de la rue.

L'orateur s'applique à démontrer par les arguments les plus forts la nécessité d'une "réforme" pour relever le pays de sa ruine et faire monter les salaires, et il en déduit cette autre nécessité de voter pour la liste ou le *ticket* des démocrates, Tilden et Hendricks en tête. Malheureusement, l'auditoire est peu nombreux ; les femmes, les enfants et même de simples *babies* à la mamelle sont en majorité ; plusieurs chiens dont les nerfs sont apparemment surexcités par cet appareil inusité, interrompent l'orateur par des aboiements intempestifs ; les *babies* leur font chorus ; l'orateur n'en poursuit pas moins imperturbablement son discours et il écrase dans une péroraison brûlante les républicains et leurs candidats.—Triple salve d'applaudissements, à laquelle succède une tempête musicale déchainée par un orchestre placé derrière le bureau.—Un second gentleman succède au premier : C'est un candidat aux fonctions de shérif.

Le shérif est chargé de l'exécution des jugements ; ses appointements sont médiocres, mais le casuel peut rapporter, dans une ville comme Saint Louis, 30 ou 40,000 dollars par an. C'est un vieux bonhomme qui n'a pas la voix tonnante de l'orateur précédent ; on ne l'écoute pas, le bruit des aboiements, les cris des *babies* et les conversations animées des jeunes ouvrières qui rentrent de l'atelier et qui font çà et là un bout de *flirtation*, menacent de couvrir complètement sa voix : au bout d'un quart d'heure l'auditoire fait mine de se disperser.

Par bonheur, le son du fifre et du tambour se fait entendre, et voici qu'on aperçoit une longue procession de torches étincelantes au milieu des ténèbres : c'est la procession du club des Mohawks. Ils s'avancent majestueusement rangés sur deux lignes, musique en tête, avec des drapeaux et des transparents ornés de toute sorte de devises : *Tilden et la réforme. Plus de carpet baggers, etc., etc.* Ils sont vêtus d'une chemise rouge, avec le numéro de leur *ward* (quartier) brodé sur la poitrine ; sur la tête ils ont un béret rouge, orné de plumes de coq ; ils sont suivis d'un public mêlé des deux ; la tête de la colonne s'arrête au pied de la tribune, l'orateur lui souhaite la bienvenue ; ils défilent au bruit des hurras en agitant leurs torches.

Mais voici qu'à l'autre bout de la rue apparaît un second club, en chemises rouges comme le premier, mais avec des casquettes de jockeys, puis un troisième en chemises et casquettes blanches. Second et troisième défilé. Les clubs se réunissent ; les grosses caisses, les fifres, les clarinettes redoublent d'énergie ; on agite les drapeaux, les transparents et les torches ; les spectateurs arrivent de tous les carrefours avoisinants ; le *mass meeting* a maintenant un public, et les journaux du parti pourront annoncer le lendemain qu'une manifestation imposante a eu lieu dans tel quartier, qu'on croyait à tort acquis aux républicains, en faveur du *ticket* démocrate.

Vous voyez que les "processions" ont leur utilité : elles font un public aux meetings ; les meetings, à leur

tour, stimulent les électeurs paresseux et les décident à apporter aux urnes un vote indispensable. Tel est, dans la pratique, le système à l'aide duquel on procède ici au recrutement des fonctions publiques. Ce système a certainement le mérite d'être pittoresque, et feu Bilboquet n'aurait pas trouvé mieux ; mais, n'en déplaise à nos démocrates à l'américaine, au point de vue du progrès politique et administratif, est-ce bien l'idéal ?

VARIÉTÉS

Les anciens, en matière de chauffage, n'étaient guère plus avancés que ne le sont aujourd'hui les Esquimaux ou les peuplades à demi civilisées de l'Amérique du Sud ; ils ne connaissaient que le chauffage direct par la combustion.

Les foyers dont ils se servaient, soit pour combattre le froid, soit pour préparer leurs aliments, étaient disposés, comme dans les huttes des sauvages, au centre des habitations et au-dessous d'une large ouverture pratiquée simplement dans le toit. C'est par là que la fumée s'échappait après avoir parcouru et par conséquent noirci l'appartement : d'où le nom d'*atrium* (de *ater*, noir,) donné à la pièce des habitations romaines où l'on faisait habituellement du feu.

Les Romains faisaient usage également de foyers portatifs ou de réchauds dans lesquels ils brûlaient des combustibles ne donnant point de fumée, ou en donnant une odoriférante. Ce combustible, néanmoins, était plus ordinairement le charbon de bois, que l'on recouvrait de cendres pour en rendre la combustion moins rapide. Chez les citoyens riches, ces réchauds étaient en bronze sculpté, quelquefois même en argent, et reposaient sur un trépied artistement ouvragé. Tels étaient les brasiers dont on se servait dans les temples pour brûler les parfums ou pour conserver le feu de la déesse Vesta. Ces foyers, s'ils n'étaient pas placés dans un courant d'air fort actif, devaient s'éteindre très-facilement ; on comprend dès lors les attributions singulières des vestales, continuellement occupées à entretenir le feu sacré.

Ce mode de chauffage, du reste, est encore en usage en Orient, en Espagne et dans l'Amérique méridionale, où les Espagnols l'ont introduit. Le *tandour* des Orientaux est un réchaud que l'on place sous une table recouverte d'un tapis, et qui suffit, à Constantinople, pour tempérer dans les habitations les froids courts mais assez vifs de l'hiver. Les *braseros* espagnols ne sont autre chose que les foyers portatifs des Romains.

Ces deux procédés ne présentent pas, dans les pays où ils sont employés, les inconvénients et les dangers qu'on pourrait craindre au premier abord. En Orient et sous les climats chauds, une chaleur légère suffit au chauffage des appartements ; les fenêtres sont presque toujours ouvertes, et le dégagement de l'acide carbonique est à peu près nul et dans tous les cas inoffensif. Dans la hutte du sauvage, moins bien close encore que ne l'étaient les habitations romaines, le courant ascendant qui s'établit par le trou de la toiture force l'air extérieur à affluer de la circonférence au centre par les fissures de la muraille, les fentes des portes et des fenêtres, et enveloppe d'une large nappe d'air pur les individus assis autour du foyer en les garantissant ainsi des gaz délétères qui résultent de la combustion.

Il n'en serait pas de même dans nos maisons fermées du Nord ; et l'empereur Julien ainsi que sa femme Hélène en firent l'expérience pendant un hiver rigoureux qu'ils étaient venus passer à Paris dans leur palais des Thermes : un réchaud rempli de charbons ardents qu'on avait placé suivant la mode romaine, dans leur appartement, faillit les asphyxier tous les deux.

On avait imaginé cependant, dès les commencements de l'Empire romain, de chauffer les palais par des fours placés dans les caves ; et Sénèque parle de tuyaux pratiqués dans les murs et destinés à porter la chaleur dans les appartements. C'était à peu près, comme on voit, notre calorifère d'aujourd'hui. Quant aux cheminées, les Romains ne les connurent point, bien qu'on ait voulu induire le contraire de ce vers de Virgile :

...*Jamque procul villarum tegmina fumant.*

La description que nous avons donnée tout à l'heure du foyer de l'*atrium* explique suffisamment ce passage du poète latin. Vitruve, d'ailleurs, a gardé le silence à cet égard, et nulle trace de cheminée ne s'est révélée dans les fouilles d'Herculanum et de Pompéi.

Les premières cheminées datent de la fin du treizième siècle, et ce n'est que dans le quatorzième qu'on les voit clairement désignées dans les écrits du temps. Une inscription trouvée à Venise nous apprend qu'en 1347 un tremblement de terre renversa dans la ville un grand nombre de cheminées. Ce témoignage, joint à l'origine piémontaise des ramoneurs et des fumistes, semblerait indiquer qu'elles furent inventées en Italie. Cependant, en 1793, dans cette même ville de Venise, on se chauffait à un vase de bronze nommé *coghera* que l'on plaçait dans une pièce spéciale, après l'avoir rempli de charbons allumés.

Il est beaucoup plus naturel d'attribuer l'invention des cheminées aux peuples septentrionaux, et plus particulièrement aux Français: "A cette époque (quatorzième siècle), dit un écrivain, la famille était pleinement reconstituée, et le monde revenait peu à peu à des goûts pacifiques, à des habitudes d'intérieur. L'hiver était la saison de l'année où le guerrier quittait les camps, où le marchand rentrait au logis, où le laboureur abandonnait le champ pour la cabane. Le foyer domestique devint un centre naturel de réunion; c'est là que dans les manoirs seigneuriaux le chef s'asseyait, entouré de sa famille et de ses serviteurs; c'est là que le bourgeois coutait, pendant la longue veillée, ses voyages et ses périls. L'architecte dut dès lors donner à la cheminée une forme appropriée à sa destination; il la fit large et haute pour que la famille du maître pût s'y assoir tout entière."

On peut se rendre compte, au musée de Cluny, de ce qu'était la cheminée seigneuriale du moyen âge avec son fouillis de sculptures s'élevant jusqu'au plafond, avec ses énormes landiers destinés à porter des troncs d'arbres tout entiers, pendant qu'entre leurs crochets arrondis tournaient simultanément trois ou quatre étages de broches superposées. La cheminée du pauvre n'avait ni ce luxe de sculpture ni cet appareil culinaire véritablement imposant; mais sa largeur était la même, et, sous son vaste manteau, se réunissait également la famille et se traitaient toutes les affaires domestiques.

Ces cheminées, du reste, chantaient mal; la largeur du tuyau était telle que chaque coup de vent renvoyait dans la chambre des bouffées de fumée, et la grande ouverture du foyer donnant lieu à une immense consommation d'air, cet air, enlevé à chaque instant à l'appartement, y rentrait en sifflant par les fentes des portes et des fenêtres.

Des améliorations successives furent apportées aux cheminées dans les siècles suivants. Déjà Daléme, au dix-septième siècle, avait inventé un tuyau fumivore; Rumford, dans le dernier siècle, en diminuant la hauteur et la largeur du foyer, en rétrécissant son orifice de communication avec le tuyau, et en le terminant latéralement par des murs inclinés, a véritablement créé la cheminée moderne. Les travaux de Curandeau, de Desarnod, l'inventeur des cheminées à la prussienne, et plus récemment de Darcet et de Peclot, ont porté à la dernière perfection ce mode de chauffage si bien approprié à l'élégance des mœurs modernes.

Cependant, si la cheminée constitue le procédé de chauffage le plus agréable et le plus sain, c'est en même temps le plus coûteux. La chaleur rayonnante, pour le bois, est de 25 0/0, et pour la houille de 55 0/0 de la chaleur totale dégagée; et la meilleure cheminée n'en utilise qu'un quart. Le poêle, dont l'invention n'est pas plus ancienne que celle de la cheminée, et que quelques auteurs prétendent importé de la Chine, ne présente pas le même inconvénient: il est moins salubre et moins gai, mais ne perd presque rien de la chaleur rayonnante du combustible qu'on lui confie. Aussi les pays économistes, comme la Belgique et l'Allemagne, l'ont-ils adopté, tandis que l'Angleterre, amie du confortable, et la France aux habitudes délicates, le relèguent dans les salles d'auberge et les bureaux.

Le calorifère, proche parent du poêle, ne chauffe point un appartement, mais tout un système d'appartements. C'est l'appareil administratif par excellence; et on ne l'emploie guère qu'au chauffage des monuments publics et des grandes administrations.

On a aussi appliqué avec succès, depuis quelques années, le gaz d'éclairage au chauffage des appartements.

L'énorme quantité de combustible que dévore annuellement la France, et qui se solde par plus de 500 millions de francs, a depuis longtemps poussé les inventeurs à chercher de nouveaux procédés de chauffage plus économiques que les poêles et les cheminées. On a proposé tour à tour d'utiliser, comme en Chine, les sources naturelles d'eau chaude et les puits artésiens, d'élever la température des appartements par la fermentation des matières putrides organiques, par des combinaisons chimiques instantanées, etc., etc. Un inventeur a même eu l'idée de se servir de la chaleur dégagée par le frottement; il a imaginé dans ce but un appareil faisant à la vérité un bruit formidable, mais qu'un moteur à bon marché, une

chute d'eau par exemple, mettrait presque gratuitement en mouvement

Qu'y a-t-il de pratique dans tout cela? C'est le secret de l'avoir. Nous ne voyons guère, dans tous les cas, que les institutions de sourds-muets qui puissent adopter le dernier de ces systèmes.

A. SIMON.

L'homme se couvre de vêtements qui varient plus ou moins suivant les températures extrêmes qu'il doit subir. Dans les pays froids proprement dits, il cherche surtout à empêcher l'évaporation de sa peau si sensible, et à la mettre à l'abri de l'impression de l'air glacé.

Pour cela, les peuples septentrionaux ont particulièrement recours aux corps gras. Le Lapon, le Samoyède, soigneusement graissés d'huile rance de poisson, se promènent sans inconvénient aucun, la poitrine débraillée, par des froids de 40, de 50 degrés au-dessous de zéro.

En Sibérie, les soldats russes s'enveloppent les oreilles et le nez dans des papillotes de parchemin enduites de graisse d'oie, qui reste fluide et ne gèle pas comme le suif; c'est comme cela qu'ils braveront les froids les plus violents.

Du reste, il est de notoriété publique que la graisse est douée de propriétés calorifiques tout à fait extraordinaires; sans chercher des exemples bien loin, tout le monde sait qu'il suffit, dans beaucoup de pays,—je ne parle pas de la France,—qu'il suffit de "graisser la patte" aux garçons des bureaux de certaines administrations pour chauffer leur zèle et arriver à bien des choses. En Chine, en Perse, il paraît que la friture a comme cela des vertus merveilleuses: ce sont les voyageurs qui le racontent...

Voilà, certes, des moyens commodes, pratiques, consacrés par l'expérience; eh bien! qui oserait conseiller à nos élégantes, dont les balles épaules, malgré toutes les palatines et toutes les sorties de bal imaginables, sont exposées à frissonner parfois sous les baisers glacés des nuits d'hiver,—qui oserait leur conseiller d'introduire dans leur parfumerie intime la graisse d'oie ou l'huile de foie de morue, même désinfectée par le procédé... qui triomphe à la quatrième page des journaux? Elles aimeraient mieux risquer mille fluxions de poitrine que de recourir à des artifices de toilette qui, pour venir du Nord, n'en sont pas plus engageants.

D'ailleurs, outre que l'homme a su, par les vêtements, par son adresse à se construire des maisons et des abris bien clos, se protéger contre le froid extérieur, il a encore eu le génie d'inventer le feu pour se chauffer. Ce n'est pas que le feu soit absolument indispensable, quand vous avez une bûche. Le procédé est connu et archi-connu, mais c'est rendre service que de le populariser toutes les fois qu'on en trouve l'occasion.

Il a cela de bon que vous n'avez pas à vous inquiéter de savoir si vos allumettes sont de la Régie ou n'en sont pas; ici, pas besoin du tout d'allumettes. Vous prenez votre bûche sous votre bras et vous grimpez l'escalier d'un pas allègre, en sifflant même, si vous voulez. Arrivé en haut, au quatrième, au cinquième, vous ouvrez la fenêtre, vous jetez votre bûche dans l'escalier pour tâcher de vous trouver en bas aussitôt qu'elle: c'est matériellement impossible, mais cela ne fait rien; l'évaluation est toujours une bonne chose et cela vous réchauffe déjà un peu le cœur.

Une fois sur le pavé, vous reprenez votre morceau de bois, vous vous assurez qu'il n'est tombé sur la tête de personne et vous remontez l'escalier comme devant, pour recommencer le même exercice; vous sentez déjà une douce chaleur, qui s'augmente encore aux fois suivantes et vous fait plus de bien que si vous aviez allumé du feu dans votre cheminée avec vos obligations ottomanes.

Maintenant, si vous tenez absolument à vous chauffer en brûlant du bois, du charbon, du gaz ou autre combustible, je vais vous indiquer quelle quantité de chaleur dégagent ces divers corps. Comme il y a des personnes qui comptent leur dépense, elles ne seront peut-être pas fâchées de savoir ces petits détails.

Pour évaluer la puissance calorifique d'un combustible, on calcule le nombre de calories qu'un kilogramme de ce combustible est susceptible de développer en brûlant. Ainsi, quand on dit que le pouvoir calorifique du charbon est 8,000, cela veut dire qu'en se consumant, un kilo de charbon, s'il n'y a pas de chaleur perdue, peut faire bouillir 80 litres d'eau, c'est bien clair. Et bien! voici les chiffres les plus récents qu'aient fournis les expériences:

Bois.....	3,000 calories
Charbon de bois.....	7,000 —
Tannée sèche.....	3,000 —
Lignite.....	5,000 —

Houille	8,000	—
Coke	6,800	—
Gaz	13,000	—
Pétrole.....	10,400	—

Nécessairement, vous vous rendez compte, d'après ce que coûte un kilo de chacun de ces combustibles, du prix de revient du chauffage avec tel ou tel corps.

Mais ce n'est pas tout. Une grande question, c'est de savoir comment, dans quoi il faut brûler son bois, son charbon ou son coke, pour en utiliser autant que possible la chaleur.

Vous savez que la cheminée est le mode de chauffage le plus dispendieux ; supposons qu'une ancienne cheminée ordinaire exige 100 kilos de combustible pour dégager dans un appartement une certaine quantité de calorique : pour produire la même quantité, une cheminée à la Rumfort ne demandera que 39 kilos ; une cheminée système Desarnod, 33 kilos ; puis viennent les poêles : le poêle Curandeau, en tôle, ne brûlera que 21 kilos ; le poêle Desarnod, en tôle et fonte, seulement 16 kilos, etc.

Il est vrai que ces avantages sont largement compensés, dans les poêles, par des inconvénients dont on a exagéré la gravité, mais qui n'en sont pas moins réels ; d'ailleurs, c'est surtout au dessèchement de l'air des appartements que sont dûs les malaises ou les petits accidents causés par les poêles en fonte. Néanmoins, les cheminées vaudront toujours mieux pour la santé ; le tout, c'est d'avoir le moyen de les alimenter.

En dehors des cheminées, vous avez un immense choix de systèmes plus ou moins commodes, plus ou moins économiques, et c'est à vous à vous renseigner. Les appareils de chauffage, il y en a par centaines, et la peine que se donnent les inventeurs pour les perfectionner tous les jours prouve combien Franklin avait raison de dire " qu'il est plus aisé de bâtir deux maisons que d'en chauffer une."

P. DUVERNEY.

ESSAI HISTORIQUE SUR LA VACCINATION ET LA REVACCINATION

(Suite.)

III.

(F — il.)

CARACTÈRES ET MARCHÉ DE LA VACCINE.

Nous ferons précéder cette description d'un aperçu de la maladie qui elle-même, a donné naissance à la vaccination et nous aurons ainsi comblé une immense lacune, vide énorme, dans l'esprit de ceux qui se laissent effrayer par les fallacieuses descriptions des ennemis de la vaccination qui se gardent bien de sortir des limites d'une mesquine polémique, et qui, pour quelques rares exceptions, mettent au pilori une mesure qui a surabondamment prouvé son innocuité et son efficacité.

Le *cow-pox* (de *cow*, vache, et de *pox*, vérole, picote ou vérole des vaches,) est une éruption pustuleuse qui se produit sur les trayons des vaches ; nous en trouvons la description dans Jenner, qui cite le comté de Gloucester, pays riche en excellents pâturages, et où cette maladie règne assez souvent ; nous la retrouvons dans beaucoup d'autres contrées, telles que l'Irlande, l'Écosse, l'Allemagne, la Norvège, la Hollande, la Prusse, l'Italie, l'Espagne et dans quelques départements de la France où le *cowpox* a acquis une certaine réputation, notamment dans les départements de Meurthe et Moselle, et à Passy près de Paris.

La question relative à la valeur du *cow-pox* fut sérieusement étudiée, par M. le Dr. Magendie dont les écrits font autorité dans la science. Il en fit une lecture en séance publique à l'académie des sciences le 27 mai 1844 ; quoique cela, cette maladie des vaches n'est pas aussi fréquente qu'on le suppose communément, et le *cowpox* n'est pas toujours bon ; pour rester impartial, il est bon de relater ce fait ; si des accidents répu-

tés graves surviennent par suite de l'inoculation sarcoclique, ils sont pour la plus part, pour ne pas dire tous, dus à la mauvaise qualité de la lymphé employée.

J'appuie mon raisonnement sur ce point capital : s'il est admis que dans la vaccination de bras à bras des accidents puissent naître, c'est-à-dire que l'inoculation du virus vaccin soit accompagnée de l'inoculation d'un virus morbide affectant la constitution de celui sur lequel on prend le vaccin, à plus forte raison aura-t-on des inconvénients plus graves à regretter si la tâche de relever la lymphé est confiée à des personnes inhabiles ou le faisant insoucieusement sans rechercher les antécédents de l'animal, ce qui devrait toujours être une question sinequâ non dans l'appréciation de la transmission du virus, dans l'économie humaine.

Nous ne devons attribuer la dépréciation dans laquelle est tombée la vaccination qu'au peu de soins employés dans le relèvement du *cow-pox*. Tel praticien consciencieux ne voudra relever son vaccin que sur des jeunes enfants, sains et bien portants, dont les parents ne seront point atteints de maladies chroniques affectant le système capillaire, et ce même praticien qui aura apporté toute son attention dans cette pratique, verra tout à coup ses soins frappés d'insuccès par suite de mauvaise qualité de lymphé provenant d'un animal malade, affaibli par l'âge ; ou, ce qui arrive fort souvent, l'opérateur, pour abrégé son travail, ne s'aperçoit pas, ignorant que les pustules ne contiennent que fort peu de virus, qu'il ne recueille sur ses plaques qu'un liquide séreux non-seulement de nulle efficacité, mais encore souvent nuisible.

Nous allons décrire ici en peu de mots la marche de cette maladie telle que nous l'avons étudiée sur l'animal ; nous en diviserons la durée en périodes, savoir :

Première période dite d'invasion.—Inappétence de l'animal ; il cesse de ruminer et fait entendre de plaintifs gémissements ; il a de la tristesse, de la fièvre et est dévoré d'une ardente soif ; son lait est moins abondant et moins épais qu'il ne l'est ordinairement.

Deuxième période dite d'éruption.—Du 3^e au 4^e jour, on voit apparaître sur les trayons des vaches, et plus rarements sur les naseaux, et même sur les paupières, quelques pustules plates circulaires concaves au centre, entourées à leur base d'un cercle rouge vif allant toujours croissant.

Troisième période dite de maturation.—Gonflement des pustules, qui deviennent argentées et diaphanes, agrandissement de la concavité centrale ; sensibilité excessive des mamelles de l'animal ; l'attouchement des pustules à cette époque de leur développement provoque chez l'animal de violentes douleurs ; dépression de l'altération et de la fièvre, persistance de l'abattement et de l'inquiétude.

Quatrième période dite de terminaison ou de dessiccation.—La couleur rouge de la bordure de la pustule devient livide ; épaissement du liquide qui la distend et commence à se dessécher ; du onzième au douzième jour de l'éruption, la pustule devient brune au milieu et la dessiccation se fait du centre à la circonférence ; elle se complète le plus ordinairement du quinzième au vingtième jour ; cependant, il arrive fréquemment qu'il est fort difficile de juger de la marche régulière du *cow-pox*, attendu que plus souvent les paysans n'en continuent pas moins à traire leurs vaches, malgré le peu d'abondance et la mauvaise qualité du lait, ce qui détruit les pustules, et c'est ainsi que bien des habitants de la campagne contractent la maladie pustuleuse dont j'ai parlé dans un de mes précédents articles, et qui les préserve à jamais de la variole.

Marche de la vaccine.—A l'instar de toutes les ma-

ladies éruptives, la vaccination passe par des périodes fort distinctes; nous en admettrons quatre, que nous définirons ainsi, la première dite *d'inoculation*, la deuxième *d'incubation*, la troisième *d'éruption* et la quatrième *de dessiccation*.

La première, d'inoculation, a lieu au moment même de la division des téguments et du contact du virus avec les tissus épidermiques; il se forme presque constamment un cercle rose superficiel de 20 à 30 lignes qui disparaît après quelques minutes.

La période d'incubation est marquée: une légère tuméfaction se manifeste, sur la piqûre où l'on sent, avec le doigt, une petite dureté. La période d'éruption commence vers le cinquième jour. Cette dureté se déprime légèrement au sommet et fait naître quelques démangeaisons; le sixième, elle s'entoure en s'élargissant d'un cercle rouge de 1 à 3 lignes de largeur. Ce bouton n'acquiert la forme pustuleuse que vers le 7^e jour; il se forme un bourrelet aplati et qui prend une teinte argentée; l'aréole s'élargit et la pustule se gonfle, s'ambilique plus profondément et prend une teinte plus foncée; vers le neuvième jour on constate une augmentation du travail local, la pustule s'entoure d'une aréole vermeille. Le dixième jour, on n'obtient qu'une légère modification; le bourrelet circulaire s'élargit, l'aréole augmente d'étendue et occupe un cercle d'un pouce de rayon et devient d'un rouge plus vif; à cette époque de l'éruption, le sujet vacciné éprouve quelquefois une douleur dans les glandes axillaires, dessous des bras), et presque toujours un peu de fièvre.

Le onzième jour, une couleur perlée se manifeste sur la pustule, qui est dure au toucher et présente la résistance d'un corps étroitement uni à la peau; le liquide qu'elle contient est un peu moins transparent et a perdu de sa viscosité.

C'est le douzième jour que commence la période de la dessiccation.

DR. P. DE MERVILLE.

NECROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Joseph Savard, doyen des typographes de Québec. Il a dirigé plusieurs grands établissements et il était attaché depuis six ans à l'imprimerie de l'*Événement*.

Il n'était pas seulement consommé dans la pratique de son métier, mais il était arrivé par ses études à être un véritable artiste.

Aimant son art et le pratiquant en maître, il se plaisait à encourager et à conseiller les débutants dans l'art typographique; aussi généreux qu'intelligent, il était toujours prêt à secourir ses confrères malheureux; c'était un vrai philanthrope.

La maladie qui l'a conduit au tombeau a pris, sans doute, son origine dans les travaux et les sacrifices personnels qu'il s'est imposés pour l'intérêt commun.

Il n'était pas que le doyen des typographes, il était aussi le doyen des amateurs canadiens de théâtre, il avait pour l'art dramatique une passion toute spéciale, jouant lui-même avec un talent remarquable, aussi bien dans le drame que dans le vaudeville; il a formé la plupart des amateurs de la capitale.

Les Unions typographiques No. 159 de Québec, et Jacques-Cartier No. 145 de Montréal, ont adopté des résolutions exprimant leurs regrets de la perte que vient de faire le corps typographique.

Ancien confrère et ami, nous avons été à même d'apprécier chez lui l'habileté de l'artiste comme les

qualités de l'homme; c'est assez dire que nous nous associons de tout cœur aux regrets exprimés par les deux unions ci-dessus dénommées, et nous ne remplissons que notre devoir en venant jeter à notre tour la fleur du souvenir sur ce modeste mais fervent ami de l'art.

J. E. M.

Le temps est déjà loin où, même à San Francisco, on n'avait pour tout abri qu'une pauvre tente en toile ou une baraque en planches, et où dans les placers, la *log house* (ou cabine de mineurs posés) était alors considérée comme un luxe de sybarite, tandis que la plus grande partie des chercheurs d'or se contentaient parfaitement d'une simple couverture de laine qu'ils étendaient le soir auprès d'un arbre, et dans laquelle ils se drapaient pour y passer la nuit.

Un quart de siècle s'est à peine écoulé. Et déjà toutes ces choses sont du domaine du passé, dont se souviennent seulement les premiers pionniers californiens qui aiment toujours à se rappeler cette époque. De même qu'un ancien soldat aime à parler des batailles auxquelles il a assisté, vous entendrez chaque *forty niner* citer avec un certain plaisir mêlé d'orgueil les tribulations qu'il a eues à endurer en débarquant sur cette nouvelle Terre Promise.

Alors que, muni d'un pic et d'une pelle, chacun s'en allait à l'aventure en portant sur son dos un sac de provisions et sa batterie de cuisine, à la recherche de ce vil métal pour lequel on avait quitté sa patrie et sa famille;—alors que la fièvre de l'or avait gagné les esprits les plus timorés et qu'on voyait arriver journellement des milliers d'individus appartenant à toutes les classes de la société, qui à peine débarqués, s'empressaient de partir au plus vite pour les placers sans songer un seul instant aux souffrances qu'ils auraient à y endurer ni aux déceptions qui les y attendaient pour la plupart;—alors que personne ne songeait à se fixer dans cette ville naissante, dont on ne soupçonnait guère la grandeur future; il eût été téméraire de vouloir faire entendre à ce flot d'aventuriers qu'il n'y avait pas qu'aux placers où l'on pouvait faire fortune.

C'eût été d'ailleurs peine perdue que de vouloir arrêter le courant qui entraînait tout sur son passage. On traitait de fous les hommes prévoyants qui, comprenant mieux la situation, achetaient à des prix insignifiants certains lopins de terre situés au cœur de la villa. On sait aujourd'hui de quel côté étaient alors les plus raisonnables, et l'on peut se demander combien il en reste de ceux qui ont fait fortune aux placers!

Mais il n'en est pas moins vrai que sans cette fièvre de l'or qui a tant contribué au développement rapide de nos mines, la ville de San Francisco ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. L'industrie agricole et manufacturière ayant ajouté encore à la richesse de ce pays, un autre genre d'immigration a suivi la première, mais celle-là plus stable et plus sérieuse. Puis la famille s'y est établie d'une façon permanente; au confortable a succédé le luxe dans les constructions, et l'on peut dire aujourd'hui que la ville de San Francisco ne le cède en rien sous ce rapport aux grandes cités de l'Est.

ENTRECHATS

—Un joli mot d'une pièce de Duvert aujourd'hui oubliée: c'est au *Nain jaune* que nous l'empruntons:

Un jeune homme, employé dans une administration, avait

perdu sa place pour cause d'inexactitude. A la fin de la pièce, on la lui faisait rendre, et il s'écriait :

—Je vais écrire cette bonne nouvelle à ma tante. Comme elle sera heureuse, la pauvre femme, de savoir que j'ai retrouvé ma place..... elle qui ne savait pas que je l'avais perdue!

La question d'Orient et les complications russo-turco-serbes jugées par le *Charivari* avec un bon sens dont la pratique n'est peut-être pas absolue, mais où la fantaisie a une prise de bonne guerre:

Une formule vraiment trouvée par les fabricants de dépêches est celle-ci :

"M. X. . . ., ambassadeur de***, est arrivé à Constantinople avec ses trois filles. Cette dernière circonstance est de nature à assurer les amis de la paix."

Voilà, en effet, un procédé nouveau pour mesurer les chances de guerre ou de paix. "Dis-moi combien tu amènes de tes filles dans ta résidence diplomatique, et je te dirai l'état du pays."

Zéro filles : c'est grave, on va se battre!

Une fille : la situation est très-tendu.

Deux filles : des bruits alarmants circulent encore, mais ils sont sans fondement.

Trois filles et au-delà : c'est le bonheur du genre humain assuré, le calme, la sécurité, la joie universelle.

Et les pauvres petites ne se doutent pas qu'au jeu de la paix et de la guerre elles servent à marquer des points.

Trois réflexions tintamarresques :

Les oncles d'Amérique sont des parents éloignés.

Il y a rivalité entre les vignobles bourguignons et bordelais : ils sont tous à côteaux tirés.

J'ignore si les marchands de marrons sont embarrassés ; en tous cas ce sont eux qui tiennent la queue de la poêle.

—Une découverte amusante du *Siècle* :

Vous vous rappelez sans doute les plaisanteries que l'on a faites —il n'y a pas bien longtemps encore—sur la célèbre théorie de M. Alexandre Dumas fils au sujet de la vertu des jeunes filles et de la nécessité de conserver leur *capital*. En suretant sur les quais parmi de vieux bouquins, j'ai trouvé l'ouvrage d'un révérend père Jésuite, Ch. Paterniani, qui a pour titre : *la Sainte virginité ou les grands biens du trésor caché*. Cet ouvrage a été traduit de l'italien par M. l'abbé V. Postel, et publié en France il y a douze ans environ.

J'y ai trouvé toute la théorie de M. Alexandre Dumas fils, et jusqu'à ce fameux mot de *capital* dont on s'est tant amusé. "Tant de saintes, dit le R. P. Paterniani, afin de conserver leur virginité, ont volontiers sacrifié tout le sang de leurs veines, et une jeune fille sacrifiera pour rien *un si riche capital*, qui, une fois aliéné, ne se récupère plus!"

La femme d'un parvenu, qui prend des leçons de français depuis quelque temps, disait hier, devant son professeur :

—La flamme de la bougie vacille.

—Vacille ! reprend le professeur.

—Comment, "vacille?" Hier, je disais : il paraît que Faure *résille* son engagement ; vous m'avez dit qu'il fallait dire "résilie..." Il faudrait pourtant voir à s'entendre!

UN GÉNÉRAL FAUSSAIRE.—Le général Daniel Woodall, ancien assesseur du revenu intérieur à Wilmington [Delaware], en dernier lieu propriétaire d'une manufacture à Middletown, dans le même Etat, vient de prendre la fuite après s'être approprié une vingtaine de milliers de dollars au moyen de faux. La dépêche de Wilmington annonçant la nouvelle, la fait suivre de cette réflexion étonnante ; "Le général emporte dans sa fuite les sympathies du public." Il serait à désirer qu'il n'eût emporté que cela.

—Jean-Baptiste, qu'est-ce donc que vous venez de casser ?

—Oh ! rien, madame.

—Comment, rien ? J'ai bien entendu un bruit de porcelaine brisée.

—En effet, madame ; mais ce n'est qu'une soucoupe.

—Et vous trouvez que ce n'est rien ?

—Oui, parce que, ordinairement, quand je casse la soucoupe, je casse aussi la tasse!

Un très vieux beau termine sa toilette avant d'aller en soirée.

—François, donne-moi mon ratelier neuf!

—Mais monsieur celui de la journée serait bien bon.

—Imbécile, celui-là ne me sert qu'à sourire.

—Mais monsieur pour un bal ?

—Tu ne sais donc pas qu'il y a un souper après!

POÉSIE

MAISON DESERTE.

Je cueillis un brio de bruyère
Et je montai sur le coteau.
Le manoir semblait un tombeau,
Le parc semblait un cimetière...

Pourtant c'était bien la maison,
La blanche maison dans la plaine,
Hier encore joyeuse et pleine
De ton rire et de ta chanson ;

Le même toit, mais sans fumée,
La cour où, déjà tort, ton bras
Avait guidé mes premiers pas ;
Mais la cour déserte et fermée,

Le puits sans corde, les débris
Du seau dispersés dans les herbes ;
Les espaliers aux fruits acerbes,
Pendant à des rameaux fêtrés !

Pendant bien des jours et des nuits,
Je parcourus ce lieu sauvage,
Cherchant partout ta chère image,
Et tressaillant à tous les bruits ;

Mais je ne vis, hélas ! paraître
Personne à l'appel de ma voix,
L'écho seul vibrerait dans les bois...
La maison n'avait plus de maître.

ANDRÉ CHANET.

Nous avons le plaisir d'apprendre qu'un hôtel va enfin être tenu à Montréal à la manière européenne et américaine. C'est M. I. Durocher, propriétaire de l'antique et populaire hôtel Richelieu, qui se charge de traiter les voyageurs et les habitants même de la ville suivant leurs goûts et leurs habitudes. Dorénavant on pourra prendre, à l'hôtel Richelieu, la pension entière, au mois, ou à la semaine, ou une chambre séparément, tant par mois, par semaine ou par jour, suivant le prix que l'on voudra y mettre.

Pour offrir toutes les facilités désirables, il y aura encore une table d'hôte pour des repas à heure fixe, outre un restaurant où l'on pourra se faire servir à la carte, à toute heure du jour ou de la soirée, à tant le plat. En outre, M. Durocher se charge de faire faire par un cuisinier spécial attaché à son hôtel toute sorte de pièces montées dont on lui fera la commande à l'occasion pour déjeuners ou dîners en ville. C'est là, certainement, répondre à un besoin qui se fait souvent sentir. Combien de fois, par exemple, n'avons-nous pas vu dans les clubs ne pouvoir trouver, à l'heure solennelle du souper, un bon pâté aux truffes, un dinde dessossé ou une pièce de gibier préparée avec art ? M. Durocher entreprend de satisfaire tous les gourmets sous ce rapport. Ajoutons qu'à l'arrivée de chaque train, les voyageurs trouveront les voitures de l'hôtel qui les transporteront sans retard et sans frais.

Tout le monde sait quels changements merveilleux M. Durocher a fait faire à l'hôtel dont il est le propriétaire depuis quatre ans ; le fait est que cet hôtel n'a conservé que son nom. Le public a su apprécier tant d'activité et tant d'efforts réunis, et n'a cessé de se porter en nombre à l'hôtel Richelieu. M. Durocher a droit d'espérer cependant un achalandage plus considérable encore, grâce aux récentes améliorations qu'il vient d'introduire et aux facilités nouvelles qu'il offre aux habitudes et aux goûts les plus divers. On ne peut que l'en féliciter.

HOTEL RICHELIEU

M. ISIDORE DUROCHER, le propriétaire de cet hôtel, remercie le public d'avoir apprécié par son patronage les efforts qu'il a faits pour mettre son hôtel sur un pied de premier ordre, lui permettant ainsi de compléter les nombreux embellissements et agrandissements, ainsi que les acquisitions dont il a doté son hôtel.

A partir d'aujourd'hui, M. Durocher se propose d'introduire dans son établissement le genre de vie européen et américain, c'est-à-dire qu'on pourra y louer des chambres au mois, à la semaine ou au jour, indépendamment des repas qui pourront être pris, soit à la table d'hôte, soit au restaurant attaché à l'hôtel, où les voyageurs, passants et autres, se feront servir à leur choix des plats sur commande, à toute heure du jour et de la soirée. Quiconque voudra prendre la pension entière, l'obtiendra également à des prix faciles. On y trouvera aussi des chambres doubles, élégamment meublées, pour messieurs et dames.

Les omnibus de l'hôtel Richelieu prendront les voyageurs à l'arrivée de chaque train.

M. Durocher s'est attaché un CUISINIER SPÉCIAL qui préparera sur commande des pièces montées pour diners privés ou publics, pour les clubs, et en général suivant toutes les occasions que l'on aura de requérir ses services.

Grâce à ces commodités nouvelles offertes au public, M. Durocher croit pouvoir compter encore davantage sur son encouragement.

16 Décembre.

Traductions et écritures en general

Nous désirons faire savoir au public que nous avons annexé au bureau du *Réveil* un bureau spécial pour la traduction et la rédaction de toutes pièces, documents, circulaires, prospectus, annonces..... que les hommes de profession, les industriels, les commerçants, et en général toutes personnes mêlées aux affaires désireraient faire imprimer.

Le besoin d'un bureau de ce genre se fait vivement sentir, et l'on y a spécialement attiré notre attention. Quiconque en effet se donnera la peine de lire les pièces ou documents auxquels nous faisons allusion, soit dans les journaux, soit sur feuilles détachées, admettra que ce besoin est réel et qu'il peut donner ample besogne à faire. Généralement, les circulaires, annonces, etc., sont écrites dans une langue inconnue et c'est à grand, peine qu'on parvient même à les deviner; cette publicité essentielle au commerce et à l'industrie est absolument dédaignée; on croit avoir tout fait lorsqu'on a indiqué le nom, l'adresse et le genre d'occupation accompagnés de détails qui, loin de préciser, tournent le plus souvent en grotesques et barbares réclames, sans profit pour la personne qui veut attirer l'attention du public.

Pour être un bon traducteur, il faut une connaissance sérieuse et une longue habitude des langues; les employés que l'administration du *Réveil* s'est attachés pour cet objet donnent à cet égard les meilleures garanties, et c'est sans crainte que nous convions tous les hommes de profession et d'affaires à venir en faire l'expérience.

On trouvera en vente au bureau du *Réveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Ruics.
Aussi, Brochures et Pamphlets par le même auteur.
Série complète du *Réveil*.

Liste des Dépôts où se vend LE REVEIL : MONTREAL.

J. M. CARRON, 501, Rue Craig.
S. E. RIVARD, 625 Rue Craig.
F. E. GRAFTON, 740, Rue Craig.
J. T. HENDERSON, 67, Rue St. Laurent.
J. B. JACQUES, 213, Rue des Seigneurs.
RICHARD RENAUD, 10, Carré Chaboillez.
M^{ME}. CHABERT, 972, Rue Ste. Catherine.
JEAN GAIMME, 1005, Rue Ste. Catherine.
LE CAPPELAIN HERBERT, 238, Rue St. Joseph.
JOHN FISHER & CO., 125, Rue St. Francois Xavier.
MURRAY & CO., 387, Rue Notre-Dame.
WM. DRYSDALE & CO., 232, Rue St. Jacques.
QUÉBEC.
C. E. HOLIWELL & CO., 10, Rue Buade, Haute Ville.
M. MILLER & SON, 59, Rue St. Pierre, Basse Ville.

PROGRES!

NOUVEAUX MAGASINS DE CHAUSSURES

AU
No. 260, Rue St. Joseph, 260,
Vis-à-vis chez Frs. Laflamme, boulanger,

ET
No. 60, Rue du Pont, 60,
ST. ROCH.

M. GEO. BINET

Désire infoamer ses amis et le public en général qu'il a en mains un assortiment considérable de

Chaussures Fines et de Travail

De la plus grande élégance et de la première qualité, qu'il vendra
A TRÈS-BON MARCHÉ.

Il est aussi prêt à recevoir des COMMANDES pour des ouvrages des toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures

Les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers;

Le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en mains, telles que:
BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants;
BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et

Garçons;
CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.
Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

Québec, 3 sept. 1876.—4m.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE,

QUÉBEC.

BATISSE STADACONA.

W. M. McDONALD

Nos. 56 et 58

RUES COUILLARD ET ST. JEAN,
HAUTE-VILLE, QUEBEC

Spécialité d'ouvrages en peinture faits à la campagne.

M. McDonald désire attirer l'attention des personnes de la campagne au sujet des travaux en peinture qu'elles ont à faire faire.
M. McDonald a constamment une trentaine d'hommes expérimentés et très-habiles employés à ce genre d'ouvrage, dans différentes paroisses, etc., etc.
M. McDonald prie les résidents de la campagne de bien vouloir lui faire une visite avant de faire exécuter leurs commandes par des personnes sans expérience, et qui ignorent les nouveaux styles qui peuvent être introduits tous les jours.

IMPORTATEUR ET MARCHAND

TAPISSERIES, PEINTURES,
HUILES, VITRES,
MASTIC, VERNIS,
PINCeaux, ETC., ETC.

M. McDonald saisit la présente occasion pour annoncer à ses pratiques de la ville qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toutes les commandes, telles que: Peinture de maisons et d'enseignes, simple et décorative; Peinture à fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût, sous le plus délai et à court des conditions libérales.

W. M. McDONALD, Peintre

2 sept. 1876.

EMILE JACOT,



IMPORTATEUR DE Montres & Bijoux Fins
ARGENTERIE ET PENDULES,

No. 37. Rue de la Couronne,

ST. ROCH, QUEBEC

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses pratiques et le public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un assortiment considérable de Montres en or et en argent, bijouteries de toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix réduits.

AGENT POUR LES CÉLÈBRES

LUNETTES BREVETÉES DE BLACK.

27 mai, 1876.--2 m.

J. & W. REID

No. 40 RUE ST. PAUL
QUEBEC

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le lambrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier goudronné pour couvertures de maisons

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla de toutes grandeurs et de toutes qualités

Sacs de papier faits à la machine, pour épicerie et nouveautés, de toute qualité et de toute dimension

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits, faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De Papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre

Enfin de toutes sortes de Papeteries.

Le tout au-plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID.

27 mai, 1876.--1.

VIN DE QUININE

DE

CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,

Les dépressions morales,

La dyspepsie,

La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES

CONTREFAÇONS À BON MARCHÉ

QUI NE CONTIENNENT

NI QUININE,

NI SHERRY.

Le seul Vin de Quinine véritable est celui de

CAMPBELL.

Nous n'avons rien à faire avec les imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T. LeDroit, J. B. Z. Du-beau et Gingras & Langlois, à Québec

3 juin, 1876.--6m.

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI

BUREAUX, 19, PLACE D'ARMES, MONTRÉAL

Abonnements pour le Canada

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00
Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année.....\$3.50
Pour quatre mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois \$0.75
Pour 3 mois 2.00
Pour 6 mois 3.00
Pour l'année 4.00
Chaque ligne additionnelle 0.10

Imprimé et publié par A. Buies, propriétaire et rédacteur-en-chef, 19, Place d'Armes, Montréal